

**Don Quichotte  
de la Manche  
en Français Contemporain.  
Volumes 1 et 2.**

De

**Miguel de Cervantès Saavedra.**

*Nouvelle Traduction et Édition de*

**Laurent Paul Sueur.**

# PREMIÈRE PARTIE

## *Prologue*

Oisif lecteur, tu peux me croire lorsque je te dis que je voulais que ce livre, qui est le produit de la raison, soit le plus beau, le plus stylé et le plus intelligent possible, mais je n'ai pas pu aller contre les lois de la nature qui imposent que toute chose engendre ce qui lui ressemble. Aussi, qu'aurait pu imaginer mon esprit stérile et inculte, si ce n'est l'histoire d'une créature, maigre, forte et capricieuse, remplie d'idées originales conçues dans une prison habitée par l'ennui et des bruits effrayants? Le silence, un endroit paisible, une campagne souriante, des cieux sereins, le murmure des ruisseaux et la paix intérieure sont des choses importantes qui peuvent conduire les muses les plus stériles à donner naissance à des merveilles qui captiveront le monde.

Parfois, l'amour d'un père qui engendre un fils laid et sans aucune grâce lui bande les yeux, ce qui l'empêche de voir les défauts de sa progéniture. Ils deviennent même des qualités et des traits originaux quand il y fait référence devant ses amis. Quoique je semble être le père de don Quichotte, je ne suis que son beau-père, c'est pour cela que je ne suivrai pas la coutume qui veut qu'avec les larmes aux yeux, ou presque, comme le font certains, je te demande, cher lecteur, de pardonner ou d'oublier les erreurs que tu pourras trouver dans ce livre, et cela d'autant plus que tu n'es ni un membre de la famille ni un ami. De plus, tu es le propriétaire de ton âme et de ton libre arbitre, que tu considères être exceptionnels, et tu habites dans ta propre maison, où tu es le seigneur et maître: aucun roi n'oserait lever des taxes sur ta propriété car tu es ton propre souverain. Par conséquent, tu peux faire tout ce que tu veux et exprimer librement ton opinion sur cette histoire: tu ne seras ni récompensé ni puni!

En fait, j'aurais voulu te la raconter comme elle est, sans le prologue décoratif, les sonnets interminables, ni les épigrammes et éloges que l'on trouve d'ordinaire au début des livres. Quoi qu'il en soit, bien qu'il fût un peu difficile d'écrire l'introduction que tu es en train de lire, ce fut une très bonne idée de le faire. Bien souvent j'ai pris la plume, et bien souvent je l'ai reposée, ne sachant que dire. Un jour, alors que j'étais perdu dans mes pensées, une feuille devant moi, la plume sur l'oreille, le coude sur la table et la main sur la joue, pensant à ce que j'allais écrire, un de mes amis, qui est spirituel et intelligent, remarqua mon hésitation. Il me demanda pourquoi j'étais aussi pensif. Comme je ne voulais rien lui cacher, je lui répondis que je pensais au prologue qu'il fallait écrire pour l'histoire de don Quichotte, ce qui me contrariait. En fait, je ne voulais pas publier tout de suite les exploits d'un si noble chevalier parce que...

...Mais pourquoi ne devrais-je pas avoir peur de ce que cet antique législateur qu'on appelle le public dira lorsqu'il découvrira que, après un sommeil prolongé bercé par l'oubli silencieux, le vieil homme se réveille maintenant afin de raconter une histoire aussi sèche que de l'alfa, ennuyeuse, moche, superficielle, non-scientifique, sans annotations ou commentaires à la

fin du livre, alors que d'autres ouvrages profanes et divertissants sont remplis de citations d'Aristote, de Platon et de plein d'autres philosophes qui transforment les auteurs à succès en érudits éloquentes et savants? Que devrais-je dire de ceux qui citent la sainte Écriture? Certains diront que ce sont de nouveaux saints Thomas; d'autres les considéreront comme des docteurs de l'Église; le formalisme qu'ils partagent leur permet de dépeindre un amoureux lubrique, puis ils composent ensuite un joli petit sermon chrétien qui est une joie et un privilège d'entendre et de lire. Vous ne trouverez pas cela ici car je n'ai rien à écrire dans les notes de bas de page ou à la fin du livre; je ne suis même pas sûr d'avoir été influencé par des auteurs. Par conséquent, il est inutile de suivre l'exemple des autres et de citer leurs noms en tête du livre, par ordre alphabétique, en commençant par Aristote et en finissant par Xénophon, ou encore par Zoïle ou Zeuxis, bien que l'un soit une commère et l'autre un peintre. Mon livre va aussi manquer de sonnets au début; je veux dire de sonnets composés par des ducs, des marquis, des comtes, des évêques, des dames importantes ou de célèbres poètes. Je suis certain que si je demandais l'aide de deux ou trois poètes de mes amis, ils m'en écriraient quelques uns qui surpasseraient ceux des plus célèbres auteurs Espagnols.

En somme, mon cher ami, j'ai décidé que mon livre allait rester enseveli dans les archives de la région de la Manche, jusqu'à ce que le ciel envoie quelqu'un qui rajoute tous les ornements dont il est dépourvu, car je suis incapable de faire cela moi-même puisque je suis incompetent, ignorant et fainéant, trop fainéant pour chercher des auteurs qui diront ce que je peux dire sans leur aide. C'est de là que viennent l'indolence et le manque d'intérêt que vous avez entrevus, qui sont deux bonnes raisons d'être dans cet état.

Quand mon ami entendit cela, il se frappa le front du creux de la main et, en éclatant de rire, me dit: «Mon Dieu, mon frère, vous éclairez ma lanterne. Je vous connais depuis longtemps et je vous ai toujours tenu pour un homme d'esprit sensé et sage dans toutes vos actions, mais je vois à présent que vous êtes aussi loin de tout cela que la terre l'est du ciel. Comment de petits problèmes aussi faciles à résoudre peuvent ennuyer un esprit aussi mûr que le vôtre et qui est accoutumé à surmonter des difficultés bien plus importantes? Je jurerais que cela ne vient pas d'un manque de compétences mais d'un excès de paresse et d'une absence d'imagination. Voulez-vous savoir si ce que je dis est vrai ou faux? Alors, soyez attentif: en deux coups de cuillères à pot je résoudrai tous les problèmes qui vous embarrassent et vous effrayent au point de vous faire renoncer à publier l'histoire de votre célèbre don Quichotte, le meilleur modèle de chevalier errant.»

«Dites-moi alors», répliquai-je en écoutant ce qu'il était en train de me dire, «comment pourriez-vous m'aider à vaincre mes peurs et m'éclairer? »

Il répondit: «Tout d'abord, vous devez résoudre le problème des sonnets, épigrammes et éloges écrits par des personnes importantes portant un titre nobiliaire. Vous devriez les écrire vous-même et, ensuite, les signer en utilisant un nom comme Prester John des Indes ou l'empereur de Trébizonde, car on dit qu'ils étaient d'excellents poètes. Si cela était remis en question par quelques pédants et titulaires du baccalauréat, vous n'auriez pas à vous en inquiéter car aucun bourreau ne coupe la main de ceux qui écrivent ce genre de mensonges. En ce qui concerne les notes de bas de pages citant les sources d'information à l'origine des maximes et proverbes que vous avez mis dans votre histoire, vous n'avez qu'à vous arranger de façon à ce que la citation écrite en latin ait l'air naturelle. Aussi, vous devez les connaître par cœur, ou, du moins,

les retrouver rapidement. Par exemple, si vous deviez traiter de liberté et d'esclavage, vous pourriez écrire:

La liberté ne se vend pas,  
même pour tout l'or du monde (en latin).

Ensuite, dans la note de bas de page vous citeriez Horace ou celui qui l'a dit. S'il était question du pouvoir de la mort, vous déclameriez:

La pâle mort frappe d'un pied indifférent les masures des pauvres et les palais des rois (en latin).

En ce qui concerne l'amitié et l'amour que Dieu nous ordonne d'éprouver pour nos ennemis, les bonnes manières vous conduiront à ouvrir la Bible et à répéter ce que Jésus déclara:

Aimez vos ennemis (en latin).

Si vous voulez traiter des mauvaises pensées, invoquez ce passage de l'Évangile: c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées (en latin). Quant à l'inconstance des amis, un couplet de Caton dit:

Tant que tu seras heureux,  
tu compteras beaucoup d'amis.  
Lorsque le ciel se couvrira,  
ils te laisseront tout seul (en latin).

Grâce à ces courtes phrases écrites en latin, les gens considéreront que vous êtes au moins un grammairien, ce qui est une position enviable aujourd'hui.

En ce qui concerne les notes à la fin du livre, vous pouvez faire de cette façon: si vous avez à nommer quelque géant ce devra être Goliath car cela ne vous portera pas préjudice. En fait, vous retrouverez facilement la référence qui vous permettra d'écrire une longue annotation du genre: le géant Goliath, ou Goliath, était un Philistin que le berger David tua d'un grand coup de fronde dans la vallée de Térébinthe, ainsi qu'il est raconté dans le *Livre des Rois*.

Ensuite, afin de montrer que vous êtes un érudit, un intellectuel et un cosmographe, vous devrez faire référence au Tage. Vous mettrez alors ce magnifique commentaire: 'Le Tage porte le nom d'un ancien roi d'Espagne. Il prend sa source quelque part et s'écoule jusqu'à l'océan après avoir baigné les murs de la célèbre cité de Lisbonne. On pense que le sable qu'il charrie est d'or, etc.' Si vous deviez mentionner des voleurs, je vous raconterais l'histoire de Cacus, que je connais par cœur. En ce qui concerne les prostituées, l'évêque de Mondoñedo est une autorité en la

matière. Il vous prêtera certainement Lamia, Layda et Flora. Si vous deviez traiter de cruauté, Ovide vous fournirait Médée. Bien sûr, vous emprunteriez les sorcières Calypso et Circé à Homère et Virgile, le vaillant capitaine Jules César à lui-même dans ses Commentaires et mille Alexandre à Plutarque. L'amour et deux onces de toscan vous conduiraient à devenir l'ami de Léon l'Hébreux, qui est un puits de science. Si vous détestiez les voyages, vous vous arrêteriez à De l'amour de Dieu de Fonseca, qui est un magnifique paysage espagnol qui résume tout ce que vous et votre ingénieux don Quichotte puissiez désirer découvrir sur ce sujet. En un mot, vous n'avez qu'à faire en sorte de citer les noms que je viens de dire, ou de mentionner leurs ouvrages, et je me chargerai du reste: je m'engage à vous remplir les notes de bas de page et d'ajouter quatre feuillets à la fin du livre.

Venons-en maintenant à ce que les auteurs n'oublient jamais: la bibliographie que l'on ne trouve pas encore dans votre travail. La solution est très simple: vous n'avez qu'à trouver un catalogue exhaustif de tous les auteurs classés alphabétiquement. Vous le mettrez alors dans votre livre. Ça n'a pas d'importance si l'astuce est grossière car vous n'utiliserez presque pas de citations. Bien sûr, un lecteur imbécile pourra croire que vous avez consulté tous ces livres pour composer votre belle histoire. Si ce répertoire n'a pas beaucoup d'utilité, au moins il fera croire aux gens que vous avez travaillé d'une manière sérieuse. N'ayant nul intérêt à cela, il est évident que personne n'essayera de vérifier si vous avez utilisé cette bibliographie ou non. De plus, votre Don Quichotte n'a pas besoin de cette érudition puisque votre ouvrage est une attaque contre ces livres de chevalerie qui n'existaient pas dans les temps anciens. Ainsi, Aristote n'a jamais rêvé d'eux, saint Basile n'a jamais parlé d'eux et Cicéron n'a jamais eu à les comprendre. Ce qu'ils considèrent être vrai ne repose pas sur des observations astrologiques, des calculs géométriques ou des réfutations d'arguments utilisés en rhétorique. On ne doit pas mélanger la religion avec des thèmes profanes et, ensuite, faire un sermon, car le mélange que vous allez verser dans le calice est un vin qu'aucune intelligence chrétienne ne devrait boire. Tout ce que vous avez à faire est d'utiliser l'imitation à bon escient; plus l'imitation sera bonne, plus le style sera bon. Puisque votre propos est de saper l'autorité et le prestige que les gens ordinaires accordent aux livres de chevalerie, vous n'avez pas besoin de quêmander des maximes de philosophes, des conseils de la sainte Écriture, des histoires de poètes, des discours de rhétoriciens ou des miracles de saints. Vous avez simplement besoin d'utiliser des mots clairs, honnêtes et bien placés pour que votre style devienne joyeux et musical. Autant que possible, vous devez vous exprimer clairement. Tâchez aussi, qu'en lisant votre histoire, les gens déprimés rient, que les rieurs rient encore plus, que les bonnets de nuit ne se fâchent pas, que les malins admirent tant d'originalité, que les personnes sérieuses ne la méprisent pas et que les sages la louent. En fait, vous ne devez jamais oublier que votre but est de détruire les fragiles fondements de ces livres de chevalerie qui sont détestés par beaucoup de lecteurs et admirés par un plus grand nombre encore. Si vous faisiez cela, ce serait une victoire formidable.»

J'avais écouté avec attention tout ce que me disait mon ami. Ses idées étaient bonnes et je n'essayai pas de m'y opposer. Alors je décidai de composer ce prologue. Ici, cher lecteur, tu verras l'intelligence de mon ami, tu auras la chance de rencontrer un tel conseiller en un temps si opportun et tu seras soulagé lorsque tu liras l'histoire sincère et sans détours du célèbre don Quichotte de la Manche. Tous les habitants du district de la plaine de Montiel disent qu'il fut le plus chaste amoureux et le plus vaillant chevalier de la région, à son époque. Je ne veux pas que tu me remercies de te présenter un chevalier si noble et respecté; je veux que tu me saches gré de te permettre de devenir l'ami du célèbre Sancho Panza, son écuyer, dans lequel, à mon avis, j'ai

résumé toutes les choses amusantes dites par les écuyers dans les milliers de pages composant ces stupides livres de chevalerie. Ceci étant dit, que Dieu te donne la santé et qu'il ne m'oublie pas non plus. Bonne continuation.

**Urganda l'inconnue.**

Au livre *Don Quichotte de la Mancha*.

Mon cher livre, si tu veux atteindre les bons lecteurs,  
Tu devras être prudent.  
De cette manière, les jeunes ne te diront pas  
Que tu n'es qu'un débutant.  
Lorsque les gens sont impatients,  
L'impatience étant une chose stupide,  
Très vite,  
Sans essayer de comprendre  
Toute la signification des choses,  
Ces personnes finissent par lire tout le livre  
Afin de montrer qu'ils sont intelligents.

L'expérience démontre  
Que celui qui se rapproche d'un arbre  
Peut bénéficier de son ombre.  
À Béjar, la providence  
Vous offrira un arbre étonnant  
Qui porte des princes.  
Une fois quelqu'un a vu un duc fleurir;  
C'était le nouveau Alexandre le Grand.  
Vous devriez y aller pour vous positionner  
Sous son ombre car il porte chance.

Vous raconterez l'histoire d'un monsieur

Qui vivait dans la province de la Manche  
Et qui se distrait en lisant des livres  
Qui le firent devenir fou.  
Gentes dames, armes et chevaliers  
Le transformèrent en une sorte  
D'Orlando Furieux,  
Un amoureux chaste  
Qui essaya, avec obstination,  
De rencontrer Dulcinée du Toboso.

Tu ne feras pas imprimer, sur la première page,  
Ces armoiries indéliques  
Qui battent toujours les petites gens  
Lorsqu'elles jouent aux cartes.  
Si tu te rabaisses dans la dédicace,  
Ils n'oseront pas se moquer de toi.  
Est-ce qu' Alvaro de Luna,  
Hannibal de Carthage  
Et le roi François emprisonné en Espagne  
S'aventurèrent à se plaindre de leur sort?

Le ciel ne veut pas  
Que tu sois aussi rusé que  
Juan Latino, l'homme noir,  
Et il ne veut pas que tu parles latin.  
Ne me sermonne-pas!  
Ne me dénigre-pas!  
Car l'homme qui peut lire,  
En tordant sa bouche,  
fera que le palmier te demandera:  
Pourquoi fleurissons-nous au même moment?

Ne rends-pas toutes les choses compliquées!

Aussi, tu ne dois pas prétendre connaître  
Des gens inconnus  
Car il est sage de fuir  
Ce que tu ne connais pas:  
Des inconnus, se cachant  
Sous leurs chapeaux,  
N'arrétant pas de jouer des tours.  
De plus, tu as beaucoup travaillé,  
Même pour être respecté;  
Ceux qui publient des choses stupides  
Sont toujours maltraités par la postérité.

Je te dis qu'il est stupide  
De vivre sous un toit de verre,  
De ramasser des pierres  
Et de les lancer à ses voisins.  
Les hommes intelligents,  
Lorsqu'ils écrivent des livres,  
Ne se pressent pas.  
L'auteur qui a pour but  
De divertir les jeunes filles finit par écrire  
Des choses stupides pour des filles bêtes.

**Amadís de Gaule.**

À don Quichotte de la Mancha.

Sonnet.

Vous avez imité la vie triste que j'ai vécue:  
Esseulé et dédaigné par l'homme,  
Sur les falaises de mon île,  
Ma joie est devenue désespoir.

Vos yeux versèrent des rivières  
D'eau salée dans votre calice;  
L'humanité vous a volé vos objets  
En argent, en étain et en cuivre  
Afin que la terre soit obligée de mettre  
Votre nourriture sur le sol.  
Vous croyez qu'Apollon aux cheveux clairs,  
Illuminés par le soleil,  
Hâtera toujours le pas de ses chevaux,  
Et, grâce à votre célèbre courage,  
Vous êtes certain que votre pays sera  
Toujours le meilleur et que votre sage auteur  
Sera le plus célèbre au monde.

**Don Belianís de Grèce.**

À don Quichotte de la Mancha.

Sonnet.

J'ai cassé, coupé, cabossé et décidé tant de choses,  
Plus que personne dans la chevalerie errante.  
J'étais doué, vaillant et arrogant;  
J'ai redressé mille torts et arrangé 100.000 disputes.  
Les exploits forcent toujours  
La célébrité à durer éternellement;  
J'étais un prétendant courtois et gentil;  
Les géants avaient l'habitude de devenir des nains Lorsque je me battais en duel.  
La chance me faisait la révérence  
Et, d'un seul coup,  
La raison à quitté ma tête.  
Même si la lune souffle dans la trompette d'or

Qui couvre mon destin de gloire,  
Je t'envie, Ô grand Quichotte.

**Madame Oriana.**

À Dulcinée du Toboso

Sonnet.

Parce que cela est plus pratique,  
Nous devrions, charmante Dulcinée,  
Mettre Miraflores sur le Toboso  
Et échanger Londres contre ton hameau!  
Ton corps vêtu de ton uniforme  
Et habité par tes désirs  
Et le célèbre chevalier que tu as  
Transformé en homme vertueux  
Devraient regarder une bataille exceptionnelle.  
J'aimerais m'échapper  
De l'étreinte de messire Amadís  
Comme tu le fis de celle du gentil don Quichotte.  
Ainsi, ils envieraient celui qui d'ordinaire les enviait.  
J'échangerais alors mon ancienne tristesse  
Contre de la joie et pourrais profiter librement  
Des plaisirs les plus simples.

**Gandalín**, écuyer d'Amadís de Gaule.  
À Sancho Panza, l'écuyer de don Quichotte.

Sonnet.

Je te salue, homme célèbre.  
Le destin t'a fait devenir écuyer;  
Il a agi doucement et avec application,  
Ce qui ne t'a pas déplu.  
Tu as utilisé la binette et la faucille  
Pour désherber les champs.  
Ta sagesse plébéienne contrebalance la morgue  
De l'homme prétentieux qui se moque de toi  
Lorsqu'il te promet la lune.  
J'aimerais posséder ton âne,  
Ton nom et tes sacoches.  
Ils montrent que tu es prévoyant.  
Je te salue une fois encore, Sancho.  
Ovide, notre auteur espagnol,  
S'incline devant toi avec humour,  
Car il sait que tu es un homme bon.

**Donoso**, le poète bordelique.  
À Sancho Panza et Rocinante.

À Sancho Panza.

Je suis Sancho Panza, l'écuyer  
De don Quichotte, l'habitant de la Manche.  
J'ai pris la poudre d'escampette  
Pour vivre suivant mes désires.  
Villadiego, un homme calme,  
Avec sa raison d'État,

A résumé un livre  
Appelé *La Célestine*,  
Qui, selon moi, aurait pu être plus religieux  
Si beaucoup de caractéristiques humaines  
Avaient été enlevées.

À Rocinante.

Je suis Rocinante, le célèbre cheval,  
L'arrière petit-fils de Babiéca;  
À cause de ma faible constitution,  
Un homme nommé don Quichotte devint mon maître.  
Je ne courais pas vite.  
Mes sabots avaient l'habitude de creuser  
Afin de trouver de l'avoine.  
J'avais montré mon truc à Lazarillo  
Lorsque je lui avais donné une paille  
afin de voler le vin d'un aveugle.

### **Orlando Furieux**

À don Quichotte de la Mancha

Sonnet.

Vous n'êtes pas pair du royaume car  
Vous n'avez pas été capable de l'attraper.  
Invincible gagnant, vous ne pouvez pas  
Vous distinguer dans une foule de mille personnes  
Qui vous ressemblent si vous ne le  
Capturez pas là où il se trouve.  
Don Quichotte, je suis Orlando.

Maudit à cause d'Angelica, j'ai vu des mers lointaines  
Et, sur l'autel de la célébrité,  
J'ai déposé des qualités respectées par l'oubli.  
Je ne peux pas vous égaler car ce décor  
Vient de vos faits et de votre renommée  
Bien que, comme moi, vous ayez perdu la tête.  
Si vous domptiez le prétentieux maghrébin  
Et le cruel Scythe,  
Vous pourriez m'égaliser.  
Pour l'instant, nous somme semblables  
Parce que nous sommes, tous les deux,  
Des amoureux malheureux.

### **Le chevalier du Soleil**

À Don Quichotte de la Manche.

Phoebus espagnol, courtisan éduqué,  
Mon épée ne peut pas affronter la tienne  
Et ma main ne peut pas égaler ta gloire,  
Laquelle illumine le monde.  
J'ai méprisé certains empires;  
J'ai même ignoré l'Orient rouge que la  
Monarchie m'offrit une fois afin de voir  
L'impérieux visage de Claridiana  
Luire à l'aube.  
Mon bras dompta cette fille menaçante  
Qui peut imiter les abeilles et faire du miel;  
Le diable, absent de son royaume,  
Commença à me craindre.  
Célèbre et brillant don Quichotte,  
Descendant des Goths,

Et Dulcinée du Toboso,  
On se souviendra éternellement de vous comme  
Des gens bons, honnêtes et sages.

**Solisdan.**

À Don Quichotte de la Mancha.

Sonnet.

Don Quichotte, bien que ton esprit malade  
t'oblige à délirer,  
Personne n'osera te critiquer pour avoir fait  
Des choses méprisables ou obscènes.  
Les juges te défendront  
Car tu as redressé des torts  
Pendant que des fanfarons et des voyous  
Te maltraitaient.  
Si ta charmante Dulcinée  
Était désagréable avec toi  
Et ignorait ton chagrin,  
Tu te consolerais en te souvenant que  
Sancho Panza fut un mauvais messenger,  
Que c'était une méchante  
Et que tu n'étais pas amoureux

**Dialogue entre *Babieca* et *Rocinante*.**

Sonnet.

*Rocinante, pourquoi es-tu si maigre?*

Parce que je ne mange jamais  
Alors que je travaille beaucoup.

*Et l'orge et le foin?*

Mon maître m'interdit d'avalier  
La moindre portion de nourriture.

*Monsieur, vous êtes vraiment mal élevé car votre  
Langue d'âne est en train d'insulter votre maître.*

C'est lui qui est un âne.

Vous voulez des preuves?

Regardez-le! Il est amoureux.

*Est-ce stupide d'aimer quelqu'un?*

Ce n'est pas très malin.

*Vous devez être un métaphysicien!*

Je ne mange pas, c'est tout!

*Vous plaignez-vous de l'écuyer?*

Pas assez! Bien que je souffre beaucoup,

Je ne peux pas trop me plaindre

Car le maître, l'écuyer et le groom

Sont aussi maigres que moi.

## **CHAPITRE I.**

Le caractère et l'occupation du célèbre aristocrate don Quichotte de la Manche.

Quelque part dans la région de la Manche, dans un village dont j'ai oublié le nom, vivait, il n'y a pas longtemps, un de ces aristocrates qui ont toujours une lance accrochée à un râtelier, un vieux bouclier de cuir, un cheval maigrichon et un lévrier de chasse. Un ragoût de bœuf de mauvaise qualité, de la viande froide émincée, à la vinaigrette, presque tous les soirs, des œufs frits le samedi, des lentilles le vendredi, un pigeonneau et quelque gourmandise le dimanche, faisaient un total qui représentait les trois quarts de ses revenus. Il dépensait le reste en achetant un pourpoint de laine fine, un pantalon en velours (pour les jours de fête), des guêtres et un costume noir (qu'il portait les jours de semaine). Il avait une gouvernante qui avait plus de quarante ans, une nièce qui n'avait pas vingt ans et un serviteur qui sellait le cheval, élaguait les arbres et rendait d'autres menus services. Notre aristocrate frisait la cinquantaine. Il était robuste, mince et avait un visage osseux. Il était matinal et aimait la chasse. On raconte que son nom de

famille était Quijada ou Quesada: tous les auteurs qui ont abordé ce sujet ne sont pas d'accord là-dessus. Quoi qu'il en soit, si on suit les conjectures les plus vraisemblables, on peut penser qu'il s'appelait réellement Quijana. Mais cela importe peu car, dans l'histoire que je vais bientôt vous raconter, je ne dévierai pas de la vérité.

Lorsque cet aristocrate ne travaillait pas, c'est-à-dire presque tout le temps, il lisait des livres de chevalerie, lesquels le passionnaient, à tel point qu'il oubliait de chasser et même d'administrer ses biens. Il était tellement obnubilé par cette occupation qu'il avait vendu plusieurs arpents de terres arables pour acheter ces livres de chevalerie. Aussi, il en rapportait le plus possible chez lui. Il pensait qu'aucun n'égalait ceux écrits par le célèbre Feliciano de Silva: il était émerveillé par la clarté de ses arguments et par ses histoires si vivantes. De plus, il aimait lire les chapitres traitant d'amour et de chevalerie, dans lesquels il pouvait souvent trouver ce genre d'idée: «l'origine de la déraison qui assiège ma raison affaiblit ma raison; c'est pour cette raison que je me plains de votre beauté.» Il pouvait aussi lire: « l'empyrée de Votre Sainteté, aidé par les étoiles, vous fortifie et vous permet de *désarter le désert que Votre Grandeur mériterait de désarter.*»

Le pauvre gentilhomme perdit la raison à cause de ces niaiseries. Il essayait de déchiffrer et de démêler des bizarreries qu'Aristote lui-même ne comprendrait pas s'il devait revenir à la vie. Il n'aimait pas voir don Belianís blessé ou se faire blesser par quelqu'un car il pensait qu'aucun chirurgien ne pourrait le guérir: son visage et son corps resteraient alors couverts de cicatrices. Néanmoins, il félicitait l'auteur quand, à la fin, il faisait croire aux lecteurs qu'il y aurait d'autres aventures. Il avait souvent envie de prendre la plume pour finir d'écrire l'histoire comme je vous l'ai promis dans le prologue. Il l'aurait sans doute fait si d'autres pensées obsédantes ne l'assaillaient pas continuellement. Il discutait beaucoup avec le curé du village, qui était un érudit, un ancien étudiant de l'université de Sigüenza; ils se demandaient qui avait été le meilleur chevalier: Palmerín d'Angleterre ou Amadís de Gaule? Maître Nicolas, barbier du même village, assurait que personne ne surpassait le chevalier de Phoebus et que si quelqu'un pouvait lui être comparé, c'était uniquement don Galaor, frère d'Amadís de Gaule, car il était compétant, plus courageux et moins ridicule et chochette que son frère.

En somme, il était tellement absorbé par ses lectures qu'il ne dormait pas la nuit, ce qui aggrava sa santé: son cerveau se dessécha et il perdit la raison. Il s'était rempli l'esprit de tout ce qu'il avait lu: sortilèges, tournois, batailles, défis, blessures, flirts, histoires d'amour, agitation et beaucoup d'autres choses improbables. Il en était arrivé à croire que toutes ces célèbres histoires étaient vraies; elles lui semblaient plus vraies que quoi que soit d'autre dans le monde. Il disait que le Cid Ruy Diaz avait, sans doute, été un bon chevalier, mais qu'il était moins bon que le chevalier de l'Ardeente Épée, lequel, d'un seul revers, avait coupé en deux deux géants agressifs et impressionnants. Il préférait Bernard del Carpio parce que, dans la vallée de Roncevaux, il avait tué Roland l'ensorcelé, en utilisant le stratagème qu'Hercule avait employé lorsqu'il étouffa Antée, le fils de la Terre, entre ses bras. Il disait grand bien du géant Morgante, qui, bien qu'issu d'une famille dont tous les membres sont arrogants et vulgaires, était amical et poli. Mais celui qu'il préférait à tous les autres était Renaud de Montauban, et cela d'autant plus qu'on lisait dans ses aventures qu'il sortait souvent de son château pour détrousser les gens qu'il rencontrait; il avait également traversé les mers pour aller voler une statue de Mahomet, qui était faite en or, d'après ce qu'elles racontent. Il aurait volontiers échangé sa gouvernante et sa nièce pour le plaisir de tabasser le traître Ganelon.

Quand il perdit complètement la raison, il en vint à avoir les idées les plus folles, jamais partagées par aucun autre fou dans le monde. Il se mit à croire que, afin de devenir plus célèbre et servir son pays, il devait devenir chevalier errant, mettre son armure et parcourir le monde sur son cheval; il se lancerait dans des aventures et ferait comme ce qu'il avait lu dans ses livres; il redresserait toutes sortes de torts, ce qui mettrait sa vie en danger, mais le règlement de ces désaccords lui garantirait une gloire éternelle. Le pauvre homme s'imaginait déjà porter, au moins, la couronne de l'empire de Trébizonde, gagnée à la force de ses bras. Ces pensées éthérées, sensation d'extase en fait, le conduisirent à faire rapidement de ses rêves une réalité.

La première chose qu'il fit fut de nettoyer les morceaux d'une vieille armure, oubliée dans un coin, qui avait appartenu à son arrière-grand-père; ils étaient dans un coin, sur le sol, depuis des lustres; ils étaient rouillés et couverts de moisissures. Il les nettoya et les ajusta du mieux qu'il put. Il s'aperçut alors qu'il y avait un gros problème: au lieu d'un heaume complet il n'y avait qu'un morion. Aussi, son ingéniosité le poussa à utiliser du carton afin de réaliser une sorte de demi-salade, qui, emboîtée avec le morion, formait une salade entière. Ensuite il la testa pour voir si elle pouvait résister à un choc; il dégaina son épée et la frappa deux fois: le premier coup détruisit en un instant l'ouvrage d'une semaine. La facilité avec laquelle il l'avait mise en pièces le perturba. Puisqu'il ne voulait pas finir écrasé comme son casque, il décida de le refaire. Cette fois-ci, il fixa quelques bandes de fer à l'intérieur. Convaincu qu'il était assez solide, il ne le testa pas de nouveau. Il considérait que c'était un casque de très bonne qualité maintenant.

Ensuite, il alla rendre visite à son cheval. Bien que ses sabots eussent plus de craquelures qu'un vieille pièce de monnaie et qu'il fût plus maigre que le cheval de Gonéla, il croyait que ni le Bucéphale d'Alexandre ni le Babiéca du Cid ne lui arrivaient à la cheville, si j'ose m'exprimer ainsi. Il passa quatre jours à penser au nom qu'il pourrait lui donner, car, comme il se le disait, le grand cheval d'un grand chevalier devait porter un nom célèbre. Il voulait lui donner un genre de nom qui rappelait ce qu'il avait été avant d'appartenir à un chevalier errant et qui représentait sa condition actuelle, car il lui semblait judicieux que la monture et le chevalier changeassent de nom en même temps: une personne de qualité ne pouvait chevaucher qu'un animal portant un sobriquet pompeux qui était en accord avec la profession qu'il exerçait déjà. Ainsi, son imagination inventa, effaça, ajouta, rejeta et réinventa un grand nombre de noms. Finalement, il l'appela «Rossinante», un nom qui, selon lui, était sophistiqué et mélodieux. Il montrait aussi ce que le cheval était avant (ante), lorsqu'il n'était encore qu'une vieille carne (rocín); avant, c'était la meilleure vieille carne du monde.

Ayant donné à son cheval un nom qu'il adorait, il voulut s'en donner un à lui-même, ce qui lui prit encore huit jours. À la fin de ce temps, il décida de s'appeler don Quichotte, ce qui, comme je l'ai déjà dit, a conduit les auteurs de cette histoire véridique à penser que son vrai nom était Quijada, et non Quesada comme d'autres ont voulu le faire croire. Il se rappela que le valeureux Amadís n'aimait pas être appelé par son prénom; c'est pourquoi il avait ajouté le nom de son royaume, de sa patrie, afin de la rendre célèbre. Il s'était fait appeler alors Amadís de Gaule. Dans cet ordre d'idée, ce bon chevalier décida d'ajouter le nom de son lieu de naissance à son prénom afin de devenir «don Quichotte de la Manche»; il relia son lignage à sa patrie, ce qui, selon lui, était une manière d'honorer son pays.

Il avait donc nettoyé ses armes, fait du morion une salade, donné un nom à son cheval et à lui-même, mais il manquait une chose: une dame à aimer, car un chevalier errant sans une histoire d'amour en forme de quête est un arbre sans feuilles et sans fruits, un corps sans âme. Il

se dit: «Si, heureusement ou malheureusement pour moi, je devais rencontrer un géant quelque part, comme il arrive d'ordinaire aux chevaliers errants, si je lui donnais une raclée, ou le battais, je devrais l'obliger à s'agenouiller devant ma bien-aimée afin de dire d'une voix humble et soumise: 'Je suis, madame, le géant Caraculiambro, le seigneur de l'île Malindrania. J'ai été vaincu en combat singulier par l'exceptionnel chevalier don Quichotte de la Manche, lequel m'a ordonné de me présenter devant Votre Seigneurie afin que Votre Grandeur dispose de moi tout à son aise.'»

Ce discours enchantait notre bon chevalier. Il fut encore plus enthousiaste lorsqu'il découvrit la dame qu'il allait bientôt appeler sa bien-aimée. Ce fut, à ce que l'on croit, une jeune et jolie paysanne qui demeurait dans un village voisin du sien et dont il avait été quelque temps amoureux, bien que la belle n'en eût jamais rien su ou ne l'eût jamais remarqué. Elle s'appelait Aldonza Lorenzo; il pensa que c'était une bonne idée de lui accorder le titre de dame suzeraine de son cœur. Lui cherchant alors un nom qui ne s'écartât pas trop du sien, un nom connotant la fierté aristocratique ou royale, il l'appela Dulcinée du Toboso, parce qu'elle était native de ce village. Ce nom lui paraissait harmonieux, original et significatif, comme tous ceux qu'il avait donnés à lui-même et aux choses qui appartenaient à son monde

## CHAPITRE II.

### Le premier voyage de l'ingénieux don Quichotte.

Ayant achevé ses préparatifs, il ne voulut pas attendre davantage pour mettre à exécution son projet, car il y avait urgence: il y avait beaucoup d'offenses à laver, de torts à redresser, d'injustices à réparer, de superstitions à combattre, de dettes à acquitter. Aussi, sans informer personne et en se cachant de tous, un beau jour brûlant du mois de juillet, à l'aube, il enfila son armure, enfourcha Rossinante, coiffa son espèce de salade, positionna son écu et saisit sa lance; il ouvrit la porte de la cour et laissa derrière lui sa maison, heureux de constater avec quelle facilité il avait fait de son rêve une réalité.

Dès qu'il atteignit la plaine, une pensée terrible l'assaillit, une de celles qui auraient pu le pousser à abandonner sa mission. En fait, il se rappela qu'il n'avait jamais été adoubé: d'après les lois de la chevalerie, il ne pouvait donc pas se battre contre un autre chevalier. Même s'il l'avait été, comme chevalier novice, il aurait dû porter un bouclier factice, sans devise dessus, jusqu'à ce qu'il se montre digne d'en avoir une. Il hésita. La folie étant plus forte que tout, il décida de se faire armer chevalier par le premier homme qu'il rencontrerait, comme beaucoup d'autres personnes l'avaient fait, si l'on en croit ce qui est écrit dans les livres qui l'avaient influencé. Quant à son armure défraîchie, il prévint de la nettoyer dès que possible, afin qu'elle devienne plus blanche que de l'hermine. Son anxiété diminua alors. Il continua son chemin, qui était celui emprunté par son cheval, car il croyait que c'était de cette manière qu'il lui arriverait des histoires époustouflantes.

En cheminant ainsi, notre nouvel aventurier se dit: «Dans le futur, quand le livre sur mes célèbres exploits sera publié, son auteur érudit racontera certainement le début de mon voyage, commencé très tôt le matin, en ces termes: 'Dès que le rougeoyant Apollon déploya, sur la surface gigantesque de la terre, les filaments dorés de sa merveilleuse crinière, et dès que les petits oiseaux au plumage multicolore saluèrent, avec leurs langues mélodieuses soufflant dans la

gentille trompette de l'harmonie, l'arrivée de l'aurore rosée qui, quittant le lit moelleux de son mari jaloux, révéla sa beauté aux mortels à travers les portes qui donnent sur les balcons de l'horizon de la Manche, le célèbre chevalier don Quichotte de la Manche, abandonnant sa couche oisive et enfourchant son célèbre cheval Rossinante, se mit à traverser l'antique et célèbre plaine de Montiel.'»

En effet, c'était là qu'il était. Il ajouta: «Heureuse époque, siècle merveilleux qui verra la publication de ce livre! Mes prouesses sont dignes d'être gravées dans du bronze, sculptées dans du marbre et peintes sur toile, afin que les générations futures s'en souviennent. Ô sage magicien, qui que tu sois, il faudra que tu écrives cette histoire exceptionnelle! Je te prie de ne pas oublier mon bon Rossinante, mon fidèle compagnon de voyage.»

Puis il continua à parler comme s'il était réellement amoureux: «Ô princesse Dulcinée, propriétaire de ce cœur captif! Vous m'avez dédaigné, grondé et ordonné de ne pas déranger votre beauté virginale: vous m'avez presque brisé le cœur! Je vous prie, Madame, de vous en souvenir car il saigne à cause de l'amour qu'il éprouve pour vous.»

Il n'arrêtait pas de dire des sottises, en appliquant ce que ses livres lui avaient appris et en imitant de son mieux leur langage. Son cheval avançait lentement. Le soleil était tellement brûlant qu'il aurait pu faire fondre sa cervelle s'il en avait eu une.

Il chevaucha presque toute la journée sans que rien de digne d'être raconté n'arrive. Il s'en désespérait car il voulait rencontrer quelqu'un le plus vite possible afin de tester ses bras musclés. Certains auteurs disent que la première aventure qui lui arriva fut celle du col de Lapice; d'autres disent que ce fut celle des moulins à vent, mais j'ai vérifié l'information dans les annales de la Manche et j'ai découvert que cette journée-là il chevaucha toute la journée jusqu'au coucher du soleil, moment où son cheval et lui se trouvèrent harassés et morts de faim. Il regarda de toutes parts pour voir s'il ne découvrirait pas un château ou une cabane de bergers, où il pourrait s'abriter, manger et dormir. Il aperçut, non loin du chemin où il marchait, une auberge; c'était comme s'il avait vu l'étoile le guidant non pas jusqu'aux portes de la ville, mais vers la forteresse de la rédemption. Il pressa le pas, si bien qu'il y arriva à la tombée de la nuit.

Deux jeunes femme du genre que l'on appelle généralement des filles de joie, étaient sur le pas de la porte. Elles allaient à Séville et étaient accompagnées par des muletiers qui passaient la nuit à l'auberge. Puisque tout ce que notre aventurier imaginait, voyait ou se représentait semblait se passer comme dans les livres qu'il avait lus, lorsqu'il aperçut l'auberge, il le transforma en château, avec quatre tours surmontées de flèches d'argent brillant, un pont-levis, des douves et tous les autres équipements que l'on trouve dans les forteresses. Il s'approcha de ce qu'il prenait pour un château et, quand il fut très proche, il tira sur les rênes de Rossinante et attendit qu'un nain paraisse entre les créneaux pour souffler dans son cor afin de signaler l'arrivée d'un chevalier. Voyant qu'on tardait et que Rossinante avait hâte d'arriver à l'écurie, il s'approcha de la porte et vit les deux filles distraites qui se trouvaient là. Elles lui parurent deux belles demoiselles ou deux gracieuses dames qui prenaient l'air devant la porte du château. À ce moment-là, un porcher qui faisait sortir ses porcs (un horrible mot pour une horrible créature) d'un champs où ils avaient l'habitude de trouver leur nourriture, souffla dans une corne afin que ses bêtes se regroupent. Don Quichotte entendit ce qu'il voulait entendre: un nain soufflant dans une trompette pour annoncer son arrivée; étrangement heureux, il se présenta à la porte. Les femmes aperçurent un homme en armure, portant une lance et un bouclier: elles paniquèrent et se mirent à se diriger vers le hall d'entrée. Don Quichotte comprit qu'elles étaient

effrayées; il leva sa visière en carton, montra son visage osseux et sale et, d'une voix posée, il leur dit d'une manière courtoise:

«Gentes dames, ne fuyez-pas. Il est inutile de craindre quelqu'emportement car le code de la chevalerie, que je respecte à la lettre, interdit que les chevaliers se conduisent mal, spécialement en présence de nobles demoiselles comme vous.»

Les filles le regardèrent pour essayer de distinguer son visage, lequel était caché par sa visière mal faite. Personne n'avait jamais qualifié des femmes comme elles de nobles demoiselles. Elles ne purent s'empêcher d'éclater de rire, ce qui le fâcha et le poussa à dire:

«Les jolies dames cultivent les bonnes manières, ce qui est stupide. De plus, le rire vient de brouilles. Je ne dis pas cela pour vous importuner; mon seul désir est de vous servir.»

Ce langage bizarre et son accoutrement les firent rire encore plus, ce qui augmenta son agacement. Si l'aubergiste n'était pas apparu, don Quichotte se serait vraiment fâché. Bien que cet homme fût ventripotent, il était très sympathique. Quant il vit ce soldat de plomb vêtu d'une armure comprenant un corselet, une bride, une lance et un bouclier, il essaya de ne pas éclater de rire. Effrayé par ce qui se cachait derrière cet attirail, il décida d'être très poli et lui dit:

«Monseigneur, si vous chercher un hébergement, vous trouverez ce dont vous avez besoin et un peu plus ici, mais je ne peux pas vous fournir de lit car il n'y en a pas dans l'auberge.»

Lorsque don Quichotte vit l'humilité du commandant de la forteresse -puisqu'il avait pris l'aubergiste pour une sorte de gouverneur- il lui répondit :

«En ce qui me concerne, monsieur le châtelain, tout me convient:

Mes armes sont mes vêtements,  
La guerre est mon sommeil...»

L'hôtelier pensa que le chevalier l'avait appelé monsieur le châtelain parce qu'il l'avait pris pour un habitant du pays des châteaux: la Castille. Cependant, c'était un Andalous, de la plage de Sanlucar, aussi voleur que Cacus et aussi retors qu'un jeune serviteur sachant lire et écrire. Il lui répondit donc :

«Dans ce cas, le lit de Votre Seigneurie sera aussi dur que de la pierre: vous monterez la garde toute la nuit. Vous pouvez mettre pied à terre et dormir ici car, ce soir et toute l'année, vous trouverez une bonne raison de ne pas dormir ici!»

Ayant dit cela, il alla tenir l'étrier de don Quichotte, lequel descendit de cheval avec beaucoup de difficulté, comme un homme qui n'avait rien mangé de la journée. Il dit aussitôt à l'hôtelier d'avoir grand soin de son cheval, parce que c'était le meilleur mangeur d'avoine au monde. L'homme regarda l'animal; il ne fut pas impressionné: il n'était même pas à moitié aussi bon que ce que don Quichotte en avait dit. Il le conduisit à l'écurie et revint voir ce que voulait son client. Les filles s'étaient réconciliées avec lui maintenant; elles étaient en train de le déshabiller. Elles lui avaient déjà ôté l'avant et l'arrière de la cuirasse, mais elles ne savaient pas comment elles allaient faire pour déboîter le hausse-col et enlever son imitation de salade, laquelle étaient attachée avec des rubans verts. Il fallait les couper car on ne pouvait pas défaire les nœuds. Don

Quichotte n'accepta pas et passa toute la nuit avec son casque sur la tête, ce qui lui donnait un air très étrange et amusant. Notre chevalier pensait que les vierges pas si vierges qui l'assistaient étaient de grandes dames du château. Aussi, avec une voix langoureuse, il déclama:

«Aucun chevalier  
N'a jamais été aussi bien servi par des dames  
Que don Quichotte  
Lorsqu' il vint de son village.  
Les demoiselles prirent soin de lui pendant que  
Les princesses s'occupèrent de son cheval.

Chère demoiselles, son nom est Rossinante; le mien est don Quichotte de la Manche. Je ne voulais pas le révéler avant que les exploits visant à vous servir ne le rendent célèbre, mais l'obligation d'adapter la vieille ballade de Lancelot aux circonstances présentes vous a conduit à le connaître plus tôt. Quoi qu'il en soit, un jour Vos Seigneuries détiendront le pouvoir: alors je vous obéirai. Mon bras musclé découvrira à quel point j'ai envie de vous servir. »

Les jeunes femmes n'avaient pas l'habitude d'entendre des discours aussi pompeux; elles ne parlaient pas; elles lui demandèrent uniquement s'il désirait manger quelque chose.

«Oui, un petit quelque chose», répondit don Quichotte. «Je pense qu'un peu de nourriture me fera du bien.»

C'était vendredi: il n'y avait rien à manger dans l'auberge à part des morceaux de morue que l'on appelle abadejo en Castille, bacalao en Andalousie, curadillo dans certains endroits et truchuella ailleurs. On lui demanda s'il voulait manger des morceaux de morue puisqu'il n'y avait pas d'autre poisson à lui servir.

«Des morceaux ou une entière», répondit don Quichotte, «c'est la même chose pour moi: une grosse pièce de huit réaux égale huit petites pièces de un réal. De plus, ces morceaux de morue pourraient avoir le goût du veau, ce qui est meilleur que du bœuf... et le chevreau a meilleur goût que la chèvre. Cela étant dit, apportez-la moi tout de suite car les affaires militaires dépendent d'estomacs pleins.»

Ils dressèrent la table à la porte de l'auberge pour qu'il soit au frais; l'aubergiste lui apporta une ration de morue qui avait été mal dessalée et encore plus mal cuite; le pain était aussi noir et moisi que son armure. C'était à mourir de rire que de le voir manger: puisqu'il portait son casque et tenait la visière avec ses mains, il ne pouvait rien mettre dans sa bouche sans aide, et c'est donc une des filles qui le faisait manger! Il aurait été impossible de lui donner à boire si l'hôtelier n'avait pas percé un trou dans un morceau de roseau dont il lui mit l'un des bouts dans la bouche, tandis que par l'autre il lui versait du vin. Le gentilhomme accepta cela patiemment car il ne voulait pas que l'on coupe les rubans de son morion.

Sur ces entrefaites, un châteleur de porcs se rapprocha de l'auberge. Il souffla quatre ou cinq fois dans sa flûte en roseau, ce qui conforta l'opinion de don Quichotte, qui voulait que ce soit un célèbre château: n'était-on pas en train de le divertir avec de la musique? La morue était de

la truite, le pain noir du pain blanc, les prostituées des dames, et l'hôtelier un châtelain. Il avait vraiment pris la bonne décision. Néanmoins, quelque chose l'ennuyait: il n'était pas un vrai chevalier. Aussi, d'un point de vue légal, il ne pouvait pas se lancer dans une aventure avant d'avoir été adoubé.

### CHAPITRE III.

#### L'adoubement amusant de don Quichotte.

Contrarié par cette pensée, Don Quichotte se dépêcha de terminer son souper frugal. Puis il appela l'aubergiste, le conduisit dans l'écurie, ferma la porte, se mit à genoux et lui dit:

«Valeureux chevalier, je ne me lèverai pas d'ici avant que vous me fassiez une faveur pour votre gloire et le bonheur du genre humain.»

Quand il vit son client à ses pieds et qu'il entendit de semblables arguments, l'hôtelier ne su quoi répondre. Il le pria de se relever, mais don Quichotte refusa de le faire avant que son souhait ne soit exhaussé.

«Monseigneur, je n'attendais rien de moins de votre générosité», répondit don Quichotte. «Le service que je vous demande et que votre libéralité va me rendre consiste à m'armer chevalier demain. Cette nuit, portant mon armure, je prierai dans la chapelle de votre château. Demain matin, ainsi que je l'ai dit, s'accomplira ce que je désire tant, et je pourrai légalement parcourir le monde à la recherche d'aventures au nom des nécessiteux, ce qui est le devoir de tous les chevaliers errants qui, comme moi, désirent suivre les principes chevaleresques.»

L'hôtelier, comme je l'ai dit, était un rigolo. Il sentait déjà que son client était dérangé, et ce qu'il venait de dire le confortait dans son opinion. Afin de rire cette nuit-là, il résolut d'accéder à ses désirs. Aussi, il lui déclara qu'il était convaincu que son souhait et son propos étaient légitimes, que les gentilshommes de sa trempe partageaient les mêmes idéaux et que cela se voyait à sa présence et à son élégance. Il ajouta qu'il avait fait la même chose lorsqu'il était jeune. Il avait parcouru le monde à la recherche d'aventures; il avait visité les Perches de Malaga, les Îles de Riarán, le Compas de Séville, La place de l'Azoguejo à Ségovie, l'Olivera de Valence, la Rondilla de Grenade, les plages de Sanlucar, le Potro de Cordoue, les Ventillas de Tolède, et beaucoup d'autres endroits où ses pieds légers et ses doigts subtils avaient pu s'exercer. Il avait commis beaucoup de délits, flirté avec des tas de veuves, séduit quelques demoiselles et trompé des orphelins. Presque tous les tribunaux d'Espagne le connaissaient. Il s'était finalement retiré dans ce château, où il gagnait sa vie grâce à son travail et celui de ses employés. Il recevait tous les chevaliers errants, de quelque condition et qualité qu'ils soient, tout simplement parce qu'il les aimait ainsi que l'argent qu'il lui donnait en échange de son hospitalité. Il lui dit également qu'il ne pouvait pas prier dans la chapelle car elle avait été démolie pour en bâtir une neuve, mais ce n'était pas un problème puisque, en cas d'urgence, il savait que les veillées de prière pouvaient avoir lieu n'importe où. Cette nuit, il pourrait donc prier dans la cour du château. Le matin venu, s'il plaisait à Dieu, on célébrerait la cérémonie et il serait armé chevalier. Sa condition de chevalier ne pourrait alors pas être remise en cause par qui que ce soit au monde.

Il lui demanda alors s'il avait de l'argent. Don Quichotte répondit qu'il n'avait pas de petite monnaie parce qu'il n'avait jamais lu dans ses livres que les chevaliers en apportaient avec eux. L'hôtelier répliqua qu'il se trompait sur ce point. En fait, si ses livres n'en faisaient pas mention c'est que leurs auteurs ne croyaient pas nécessaire de traiter de choses aussi évidentes que d'apporter de l'argent et des chemises propres. Ainsi, tous les chevaliers errants qui étaient dans tous ces livres avaient des bourses remplies d'or afin de pouvoir faire face à n'importe quel type de situation. Ils emportaient également des chemises et un petit coffret rempli d'onguents pour traiter les blessures qu'ils recevaient, car, dans les endroits isolés où ils combattaient leurs ennemis et étaient blessés, il n'y avait pas toujours quelqu'un pour les aider, à moins qu'ils n'eussent pour ami quelque savant enchanteur qui vînt à leur secours, transportant à travers les airs, sur un nuage, une demoiselle ou un nain tenant une fiole d'eau magique. Dans ce cas, ils avalaient une seule goutte et leurs blessures guérissaient tout de suite. Ils étaient de nouveau en bonne santé, comme s'ils n'avaient jamais été blessés. De plus, tout le monde sait que leurs écuyers transportaient beaucoup d'argent et d'autres provisions indispensables, comme des onguents et des bandages pour les soigner. S'ils n'avaient pas d'écuyer, ce qui se voyait rarement, ils transportaient eux-mêmes, sur la croupe de leurs chevaux, ces objets dans une paire de sacs faites avec tellement de soin qu'on les prenait pour des bagages luxueux. Notons que les chevaliers errants n'avaient pas l'habitude d'utiliser des sacs, sauf dans des cas comme celui-ci. Puisque don Quichotte allait devenir le filleul de l'aubergiste, ce dernier osa lui recommander de ne plus se mettre désormais en route sans argent et sans provisions car il les trouveraient toujours utiles.

Don Quichotte lui promit de suivre son avis avec zèle. Puis il décida de monter la garde dans une grande basse-cour à côté de l'auberge. Il ramassa tous les morceaux de son armure, les plaça dans un bac à côté d'un puits, prit son écu, saisit sa lance, et, avec morgue, se mit à passer et repasser devant le bac.

La nuit commençait à tomber. L'hôtelier mit au courant, tous ceux qui se trouvaient dans l'auberge, de la folie de son client, de la veillée des armes et de la cérémonie. Ils étaient très surpris par ce type de folie. Ils tournèrent la tête: au loin, ils virent une silhouette calme aller et venir, puis s'appuyer sur sa lance afin d'examiner l'armure.

Il faisait nuit maintenant, mais la lune était tellement brillante qu'elle aurait pu rivaliser avec le soleil; tout ce que faisait l'impétrant était parfaitement vu par tout le monde. Un des muletiers qui séjournaient à l'auberge sortit pour aller donner de l'eau à ses bêtes. Pour qu'il puisse le faire, il fallait enlever l'armure de don Quichotte du bac. Lorsque ce dernier vit cet homme se rapprocher, il cria:

«Impertinent chevalier, qui que tu sois, comment oses-tu toucher l'armure du plus valeureux chevalier errant qui ait jamais saisi une épée? Prends garde à ce que tu fais, et ne la touche pas, si tu ne veux pas payer pour ton insolence et mourir!»

Le muletier ne tint pas compte de cette menace, ce qui était une mauvaise idée. Il empoigna les courroies et jeta l'armure assez loin de lui. Quand don Quichotte vit cela, il leva les yeux au ciel, se souvint apparemment de Dulcinée et s'exclama:

«Secourez-moi, Madame! J'offre ce premier combat à votre cœur soumis. Votre amour et votre protection doivent me soutenir dans ce moment critique.»

Tandis qu'il tenait ces propos et d'autres semblables, il jeta son bouclier, leva sa lance à deux mains et frappa lourdement la tête du muletier, ce qui le fit tomber par terre. Il était en si piteux état que s'il avait reçu un second coup, un chirurgien n'aurait pas pu le sauver. Cela fait, il ramassa son armure et se remit à marcher de long en large avec autant de calme qu'auparavant. Peu de temps après, et sans savoir ce qui s'était passé, car le muletier gisait encore sans connaissance, un de ses camarades s'approcha dans la même intention de faire boire ses mules. Au moment où il enleva l'armure du bac, don Quichotte, sans dire un mot ni s'adresser à personne, jeta de nouveau son écu et leva sa lance. Il ne réduisit pas en mille morceaux la tête du second muletier, mais il la cassa au moins en trois puisqu'il la cassa en quatre! Lorsqu'ils entendirent le bruit, l'hôtelier et ses clients accoururent. Don Quichotte les aperçut; il positionna son écu, attrapa son épée et s'écria:

«Ô belle dame, force et vigueur de mon cœur estropié! Je vais devoir obliger les yeux de Votre Grandeur à regarder votre chevalier captif qui attend le commencement d'une grande aventure.»

Cela lui donna du courage. Si tous les muletiers du monde l'avaient attaqué, il n'aurait pas reculé d'un seul pas. Les camarades des blessés, les voyant allongés sur le sol, commencèrent à lancer, de loin, des pierres sur don Quichotte. Il essaya de se protéger avec son écu; il n'osait pas s'éloigner du bac pour ne pas abandonner son armure. L'hôtelier leur demanda d'arrêter. Il avait déjà déclaré publiquement qu'il était fou: en qualité de fou, aucun tribunal ne le condamnerait, même s'il les tuait tous. Don Quichotte criait plus fort; il les traitait de tricheurs et de traîtres. Il disait que le châtelain était un imposteur et un méchant puisqu'il permettait que l'on traite de cette manière les chevaliers errants. S'il avait été un véritable chevalier, il lui aurait fait payer cher cette trahison.

«Quant à vous, populace obscène et détestable, je n'en ai rien à faire de vous. Si vous me lapidez, m'attaquez ou me molestez, je vous ferai payer cher votre insolence.»

Il dit cela avec tellement de verve et de courage qu'il fit peur à ses assaillants. Sa détermination farouche et les arguments percutants de l'aubergiste les conduisirent à cesser de lui jeter des pierres. Il accepta alors de les laisser emporter les deux blessés et reprit sa garde avec le même détachement et calme qu'auparavant.

L'hôtelier n'appréciait plus tellement les plaisanteries de son client. Aussi, il résolut de lui conférer son satané titre de chevalerie avant qu'un autre malheur arrive. Il se rapprocha de don Quichotte et s'excusa pour l'attitude insolente de la populace; il ajouta qu'il ignorait leurs intentions et conclut en disant qu'ils avaient été justement punis pour leur audace. Il lui répéta qu'il n'y avait pas de chapelle dans ce château, mais que cela n'était pas indispensable puisque, selon ce qu'il avait lu, la cérémonie consistait à être frappé sur la nuque et les épaules, ce qui pouvait être réalisé dans n'importe quel endroit. Quant à la veillée des armes, le postulant devait prier pendant deux heures pour suivre correctement la procédure et il l'avait fait pendant plus de quatre heures. Don Quichotte crut aisément tout cela. Il dit à l'hôtelier qu'il était prêt à lui obéir et à être adoubé le plus rapidement possible car, s'il était encore attaqué, en tant que véritable chevalier, il tuerait tout le monde dans le château, excepté les personnes que le châtelain lui demanderait d'épargner et qu'il gracierait de bon cœur.»

Ainsi averti, le suzerain apeuré alla chercher un livre dans lequel il notait la paille et l'orge qu'il vendait aux muletiers. Ensuite, accompagné par un jeune homme qui portait une chandelle

et les deux demoiselles déjà mentionnées, il se dirigea vers don Quichotte et lui ordonna de s'agenouiller. Il commença à lire ce carnet comme s'il psalmodiait une prière. Au milieu de sa lecture, il leva la main, le frappa sur le cou, saisit l'épée de son client et, parlant entre les dents comme s'il priait, il le frappa doucement sur les épaules. Cela fait, il demanda à l'une de ces dames de lui ceindre l'épée, ce qu'elle fit avec beaucoup d'application et de diplomatie, car elle devait se concentrer sur chaque élément de la cérémonie pour s'empêcher d'éclater de rire, mais les prouesses du nouveau chevalier les avaient tous bien refroidis. En lui ceignant l'épée, la brave dame lui dit:

«Que Dieu fasse de Votre Seigneurie un chevalier chanceux afin que vous remportiez de nombreux combats.»

Don Quichotte lui demanda son nom afin de connaître l'identité de la dame à qui il était redevable de cette faveur. Il pensait lui donner une partie de la gloire qu'il acquerrait à la force de son épée. Elle répondit avec beaucoup d'humilité qu'elle s'appelait Tolosa, qu'elle était la fille d'un cordonnier de Tolède qui demeurait à côté du marché de Sancho Bienaya; elle ajouta que, où qu'elle se trouvât, elle s'empresserait de le servir et le tiendrait pour son maître. Don Quichotte lui répondit qu'il voulait qu'elle change de nom et s'appelle Madame de Tolosa. Elle promit de le faire. Ensuite, l'autre fille lui positionna les pieds dans les éperons. Il eut avec elle presque le même dialogue qu'avec celle qui avait ceint l'épée. Quand il lui demanda son nom, elle répondit qu'elle s'appelait Molinera. Elle était la fille d'un honnête meunier d'Antequera. Don Quichotte lui demanda également qu'elle change de nom pour s'appeler Madame de Molinera. Il lui proposa de l'aider dans le futur.

Cette cérémonie bizarre avait duré moins d'une heure. Don Quichotte brûlait d'impatience d'être impliqué dans une aventure. Il sella Rossinante au plus vite, l'enfourcha et, saluant son hôte, il lui dit des choses si étranges pour le remercier de la faveur qu'il lui avait faite en l'armant chevalier qu'il est impossible de réussir à les rapporter fidèlement. Pour le voir au plus tôt hors de sa maison, l'hôtelier lui répondit avec quelques phrases aimables mais bien courtes, sans même lui demander de payer son hébergement. Il lui permit de prendre congé et se réjouit de ne plus devoir le supporter.

#### **CHAPITRE IV.**

Ce qui arriva à notre chevalier  
quand il quitta l'auberge.

L'aube commençait à poindre quand don Quichotte sortit de l'auberge. Il était si content, ravi et fier d'être chevalier que les sangles de son cheval étaient sur le point de se casser. Venant de se rappeler du conseil de l'aubergiste au sujet des choses importantes dont il devait être pourvu, spécialement l'argent et les chemises, il décida de retourner chez lui pour prendre ce dont il avait besoin, ce qui comprenait également un écuyer. Selon lui, un de ses voisins, un paysan pauvre et père de famille, ferait parfaitement l'affaire. En pensant à cela, il fit aller Rossinante vers son village. Le cheval, content de retourner chez lui, se mit à trotter: ses sabots semblaient ne pas toucher le sol.

Don Quichotte n'était pas allé bien loin quand il crut entendre les gémissements d'une personne en détresse, venant d'un bosquet qui se trouvait à sa droite. Il s'écria alors:

«Grâces soient rendues au ciel pour me donner, à cet instant, l'opportunité de remplir les devoirs de mon état et de recueillir le fruit de mes bons desseins. Ces cris, sans doute, sont ceux d'un homme ou d'une femme qui a besoin de mon aide.»

En tirant sur les rênes, il dirigea Rossinante vers l'endroit d'où les cris lui semblaient venir. Il n'avait pas fait vingt pas dans le bois qu'il vit une jument attachée à un chêne et un garçon de quinze ans attaché à un autre chêne; il était torse nu. C'était lui qui criait, ce qui était logique puisqu'un vigoureux paysan le fouettait avec une ceinture de cuir terminée par une boucle en métal. Chaque coup était accompagné d'une remontrance et d'un conseil. Il disait:

«Ferme la bouche et ouvre les yeux!»

Le jeune homme répondit:

«Je ne le ferai plus, monsieur; par la passion du Christ, je ne le ferai plus. Je promets de mieux m'occuper du troupeau.»

En apercevant cette scène, don Quichotte s'écria d'une voix courroucée :

«Discourtois chevalier, comment osez-vous attaquer un garçon désarmé? Montez sur votre cheval et empoignez votre lance (il y avait une lance appuyée contre l'arbre où la jument se trouvait attachée); je vais vous faire comprendre que ce que vous êtes en train de faire n'est qu'un acte de violence lâche.»

Le paysan vit une silhouette brandissant une lance qui cachait une partie de son visage. Craignant pour sa vie, il répondit doucement:

«Monseigneur, le garçon que je suis en train de punir ici est mon serviteur. Son travail est de garder un troupeau de moutons qui paissent d'ordinaire dans ces environs. Il est si négligent que chaque jour il en perd un. Quand je le punis pour sa négligence ou sa méchanceté, il dit que je suis un radin qui ne veut pas lui donner l'argent que je lui dois, mais je jure, sur Dieu et sur mon âme, que c'est un menteur.»

«Méchant avare», répliqua don Quichotte, «vous me dites que c'est un menteur. Par le soleil qui nous éclaire, je vais vous passer cette lance à travers le corps. Payez-le sur-le-champ et taisez-vous. Par le dieu qui nous gouverne, je jure que je vous tuerais si vous ne m'obéissez pas. Libérez-le!»

Le paysan baissa la tête et, sans ouvrir la bouche, détacha son serviteur. Don Quichotte demanda au garçon combien son maître lui devait. Il répondit: neuf mois de salaire à sept réaux par mois. Don Quichotte fit un petit calcul et vit que la somme s'élevait à soixante-trois réaux. Il ordonna au fermier de rembourser sa dette sur-le-champ, s'il ne voulait pas mourir. Le villageois apeuré répondit que, du fait des circonstances et du serment qu'il avait déjà fait (il n'avait encore rien juré), ce n'était pas une grosse somme d'argent puisqu'il fallait déduire trois paires de chaussures qu'il avait fournies à son valet et un réal pour deux saignées faites par le barbier lorsqu'il était malade.

«Très bien», répliqua don Quichotte, «mais s'il a abîmé le cuir des chaussures que vous lui avez achetées, vous avez abîmé sa peau, et si le barbier lui a tiré du sang lorsqu'il était malade, vous lui en avez tiré alors qu'il était en bonne santé. Aussi, il ne vous doit rien!»

«Monseigneur, le problème est que je n'ai pas d'argent ici. Viens avec moi chez moi, André, et je te donnerai les soixante-trois réaux.»

«Je ne peux pas aller avec lui!», s'écria le jeune homme. Je suis maudit! Non, monsieur, n'y pensez même pas; dès que nous serons seuls, il m'écorchera vif comme saint Barthélemy.»

«Non, il n'en fera rien», répondit don Quichotte, «car c'est un chevalier. Il suffit que je le lui ordonne pour qu'il m'obéisse, par pur respect. S'il jurait de faire quelque chose, les lois de la chevalerie interdiraient qu'il ne tienne pas promesse. Je vais donc le laisser partir: je suis sûr que tu seras payé.»

«Écoutez, Votre Seigneurie», dit le garçon; «mon maître n'est pas chevalier et n'a jamais été adoubé. Son nom est Juan Haldudo; c'est un homme riche qui vit à Quintanar.»

«Cela n'a pas d'importance», répondit don Quichotte, «car les chevaliers ont le droit de s'appeler Haldudo, et cela d'autant plus que chaque homme est le fruit de ses œuvres.»

«C'est bien vrai», dit André, «mais mon maître n'est pas un fruit: il refuse de payer mon salaire et il n'arrête pas de dire que je suis fainéant.»

«Je ne refuse pas de payer ton salaire, cher André», répondit le fermier. «Je te prie de bien vouloir me suivre. Je jure par tous les ordres de chevalerie du monde que je te paierai ce que je te dois. Comme je te l'ai dit, je te donnerai tout en une seule fois, et même un peu plus.»

«Le supplément importe peu», déclara don Quichotte; «donnez-lui toutes les pièces en argent; c'est tout ce que j'exige. Surtout, tenez votre promesse. Si vous ne le faites pas, je jure sur les mêmes saintes lois de la chevalerie que je reviendrai pour vous chercher et vous châtier. Même si vous vous cachez dans la fissure d'un mur, comme un lézard, je vous trouverai. Si vous voulez connaître l'identité de l'homme qui vous donne cet ordre, afin que vous puissiez me croire, permettez-moi de me présenter: je suis le valeureux don Quichotte de la Manche, le redresseur de torts et d'injustices. Que Dieu vous bénisse! N'oubliez-pas ce que vous avez promis; n'oubliez-pas non plus la punition que j'ai mentionnée.»

Après avoir dit cela, il éperonna Rossinante et les laissa derrière lui. Le paysan le suivit des yeux. Quand il vit que don Quichotte était sorti du bois et avait disparu, il se tourna vers André, son serviteur, pour lui dire:

«Viens-ici mon fils. Je veux te donner la somme d'argent que je te dois, comme ce redresseur de torts me l'a ordonné.»

«Je pense», continua André, «que Votre Seigneurie devrait obéir aux ordres de ce bon chevalier - puisse-t-il vivre mille ans - car, Dieu soit loué, c'est un homme courageux et un juge équitable: si vous ne payez pas votre dette, il reviendra et fera ce qu'il a dit.»

«Je suis d'accord avec toi», dit le laboureur, «mais je t'aime tellement que je veux augmenter la dette pour que je puisse augmenter le salaire.»

Il prit le bras du jeune homme, l'attacha de nouveau au chêne et lui donna tant de coups qu'il le tua presque.

«Maintenant, monsieur André», dit le fermier, «appelle le redresseur de torts; tu verras qu'il ne pourra pas redresser celui-ci. De plus, je ne crois pas que ton supplice soit déjà terminé car, comme tu le craignais, j'ai bien envie de t'écorcher vif.»

Finalement, il détacha les liens et lui permit d'aller chercher son juge afin d'exécuter la sentence rendue. André était un peu triste. Il jura qu'il trouverait le valeureux don Quichotte de la Manche afin de lui raconter, dans les moindres détails, ce qui était arrivé. Il ajouta que son maître paierait une grosse amende. Après avoir dit cela, le pauvre garçon commença à pleurer et s'en alla; son maître se mit à rire.

C'est de cette manière que ce tort fut redressé par le valeureux don Quichotte. Celui-ci était enchanté de ce qui était arrivé. Il lui semblait que grâce à lui le début de sa vie chevaleresque était heureux et grandiose. D'un air orgueilleux, il se dirigea vers son village en se disant tout bas:

«Ô Dulcinée du Toboso, symbole de beauté! Tu peux te considérer comme la plus chanceuse femme du monde. Tu dois être réjouie d'avoir un serviteur qui s'incline devant ta volonté. Ce vaillant et célèbre chevalier sera connu éternellement sous le nom de don Quichotte de la Manche. Il fut adoubé hier et aujourd'hui il a redressé le plus énorme tort qu'ait inventé l'injustice et commis la cruauté: il a ôté une ceinture des mains d'un ennemi impitoyable qui, sans raison, était en train de fouetter un enfant sensible.»

Il arriva à un carrefour qui lui fit penser à ces endroits où les chevaliers errants s'arrêtent pour se demander quelle route ils doivent suivre. Il les imita et resta un moment immobile afin de bien analyser la situation. Puis il cessa de tirer sur la bride de Rossinante et s'en remit à la volonté de ce dernier. Le cheval suivit sa première idée: prendre le chemin de son écurie.

Après avoir marché pendant environ deux milles, don Quichotte aperçut un groupe de marchands qui allaient acheter de la soie à Murcie, comme il l'apprit plus tard. Six d'entre-eux avaient une ombrelle à la main. Ils étaient accompagnés par quatre valets à cheval et trois muletiers à pied. Dès qu'il les vit, il s'imagina qu'il était sur le point de vivre une nouvelle aventure. Il était impatient d'imiter les exploits qu'il avait lus dans ses livres; il envisageait donc de réaliser une chose à laquelle il pensait. Ainsi, avec un air aristocratique et beaucoup d'intrépidité, il enfonça ses pieds dans les étriers, empoigna sa lance, se couvrit la poitrine de son écu et, campé au beau milieu du chemin, il attendit que ces chevaliers errants se rapprochent, car il croyait qu'ils étaient de nobles guerriers. Dès qu'ils furent assez près de lui pour le voir et l'entendre, don Quichotte éleva la voix, fit un geste prétentieux et cria:

«Que tout le monde s'arrête, sauf si vous me dites qu'il n'y a pas de plus jolie dame dans le monde que l'impératrice de la Manche: la sublime Dulcinée du Toboso.»

Les marchands s'arrêtèrent lorsqu'ils entendirent ces paroles et virent l'étrange apparence de celui qui les disait. Cet air et ce discours leur firent comprendre qu'il était fou, mais ils voulaient connaître la nature de ce qu'il leur ordonnait de dire. L'un d'eux, qui était un petit rigolo, lui répondit :

«Votre Seigneurie, nous ne connaissons pas la brave dame que vous avez mentionnée. Vous devriez nous la montrer car, si elle est aussi jolie que vous le dites, nous serons heureux de déclarer tout ce que vous voulez.»

«Si je vous la montrais», répliqua don Quichotte, «quel mérite auriez-vous à dire une chose aussi évidente? En fait, sans la connaître, vous vous devez de croire, confesser, affirmer, jurer et défendre quelque chose; sinon, créatures arrogantes et menaçantes, vous devriez vous battre contre moi. Si vous veniez un à un, comme l'exigent les règles de chevalerie, ou tous ensemble, comme le font les méchantes gens de votre espèce, vous trouveriez ici un homme sûr de la légitimité de sa demande.»

«Votre Seigneurie», répondit le marchand, «nous sommes des princes espagnols. Afin que nos consciences ne souffrent pas de devoir confesser une chose que nous n'avons ni vue ni entendue, une chose qui est si préjudiciable aux impératrices et reines d'Alcarria et d'Estrémadure, je vous prie de bien vouloir nous montrer un portrait de cette dame, même s'il n'est pas plus grand qu'un grain de blé, car un détail est toujours une partie de la vérité. De cette manière, nous serons heureux et convaincus que tout est vrai. Quant à vous, vous seriez heureux et satisfait du résultat. Je crois que nous vous croyons presque. Si son portrait montrait qu'elle est borgne et que du sang et du soufre s'écoulaient de l'autre œil, nous chanterions ses louanges juste pour vous plaire.»

«Rien ne s'écoule d'elle, populace ignoble», grogna don Quichotte. «Rien ne s'écoule d'elle, à part du musc et de l'ambre, et elle n'est ni aveugle ni bossue, mais aussi droite qu'un hêtre des montagnes de Guadarrama. Je vais vous faire regretter d'avoir dit ce blasphème qui ternit l'extraordinaire beauté de ma bien-aimée.»

Après avoir dit cela, il baissa sa lance et commença à galoper vers celui qui avait parlé. Il était tellement furieux que si le hasard n'avait pas fait trébucher et tomber Rossinante au milieu de la course, le marchand aurait regretté son insolence. Lorsque Rossinante tomba, son maître roula par terre sur quelques mètres. Lorsque ce dernier essaya de se relever, il fut incapable de le faire: il était trop encombré par sa lance, son écu, ses éperons, son casque et le poids de sa vieille armure. Au milieu des incroyables efforts qu'il faisait pour se remettre debout, il dit:

«Ne fuyez pas, lâches. Restez ici, ennemis; je suis à terre à cause de mon cheval; ce n'est pas de ma faute!»

Un des muletiers, qui n'était pas très gentil, entendit les déclarations insolentes du pauvre homme qui était par terre. Il ne put pas s'empêcher de lui répondre avec des coups dans les côtes. Il marcha vers lui, lui arracha sa lance, la cassa en morceaux et, avec l'un d'eux, se mit à le frapper avec tellement de violence que, bien que don Quichotte portât son armure, il le pulvérisa. Ses maîtres hurlèrent et lui demandèrent d'arrêter. Il était tellement fâché qu'il ne voulut pas arrêter de jouer avant de s'être totalement calmé. Il ramassa les morceaux de lance et se mit à les lancer sur la pauvre victime. Les bouts de bois pleuvaient sur notre chevalier, mais il ne se taisait pas pour autant: il n'arrêtait pas de menacer le ciel, toutes les créatures terrestres et ces ruffians qui le maltrahaient.

Le jeune homme se fatigua et les marchands continuèrent leur chemin avec l'histoire d'un homme battu qu'ils raconteraient à toutes les personnes qu'ils rencontreraient durant leur voyage. Lorsqu'il fut seul, notre chevalier essaya de se relever. Puisque c'était déjà une chose risquée lorsqu'il était bien portant, comment pourrait-il le faire en étant aussi mal en point? Pourtant, il considérait qu'il avait eu de la chance car, selon lui, la chevalerie errante était caractérisée par des mésaventures de cette sorte. De toute manière, son cheval était totalement coupable. Quant à se relever, ce n'était pas possible, tant son corps lui faisait mal.

## **CHAPITRE V.**

Suite de l'histoire traitant de la mésaventure  
de notre chevalier.

Il réalisa qu'il ne pouvait pas bouger, c'est pour cela qu'il prit le parti de recourir à son remède favori: penser à un passage tiré d'un de ses livres. Sa folie lui fit se souvenir de l'aventure de Baudouin et du marquis de Mantoue, lorsque Charlot l'abandonna dans la montagne bien qu'il fût blessé, une histoire connue des enfants et des jeunes gens, vantée et même crue des vieillards, mais pas plus véridique que les miracles de Mahomet. Il pensait qu'elle convenait bien à sa situation. Par conséquent, il se mit à se rouler par terre d'une manière bien théâtrale. Se rappelant ce que les personnes pensent que le chevalier blessé au fond des bois est supposé avoir dit, il déclama doucement:

«Où êtes-vous, madame?  
Pourquoi vous ne me plaignez pas?  
Vous ignorez peut-être que dans cet état j'erre;  
Vous êtes peut-être une menteuse et une tricheuse.

Il continua à réciter la vieille ballade jusqu'à ces vers:

«Ô noble marquis de Mantoue,  
Mon oncle et mon suzerain.»

Par chance, quand il récita cela, un fermier qui vivait dans son village passa par là. C'était un des ses voisins. Il était allé moudre du grain au moulin. Voyant un homme étendu sur le sol, il s'en approcha et lui demanda qui il était et pourquoi il gémissait. Don Quichotte crut que c'était son oncle le marquis de Mantoue. Il ne lui répondit pas; il continua juste sa récitation, exposant ses mésaventures et l'histoire d'amour du fils de l'empereur avec sa femme, comme cela est raconté dans la ballade.

Le fermier était surpris d'entendre ces sornettes. Il lui ôta la visière, laquelle avait été mise en pièces par les coups qu'elle avait reçus. Ensuite, il lui essuya le visage, qui était plein de poussière, et découvrit qu'il le connaissait très bien.

«Monsieur Quijana», dit-il, car on l'appelait ainsi quand il ne délirait pas et n'était pas un chevalier errant, mais un gentilhomme paisible, «qui vous a fait cela?»

Don Quichotte continuait sa récitation en réponse à toutes les questions. Voyant cela, le brave homme lui ôta le corselet et l'épaulière pour voir s'il n'était pas blessé, mais il n'y avait ni écorchures ni plaies. Il essaya de le relever. Non sans peine, il le hissa sur son âne, lequel semblait être une monture plus sûre pour lui. Il ramassa les armes, l'armure et les morceaux de lance. Puis il ficela le tout pour le mettre sur le dos de Rossinante. Il saisit les rênes du cheval et de l'âne et commença à marcher vers son village. La folie bavarde de don Quichotte commençait à lui taper sur les nerfs.

À cause de ses bleus et de son corps endolori, notre chevalier ne pouvait pas se tenir droit sur l'âne. Il n'arrêtait pas de pousser des soupirs en levant les yeux au ciel, ce qui poussa le fermier à lui demander de lui dire, une fois encore, ce qui n'allait pas. Il semble que le diable en personne lui rappela les histoires qui ressemblaient à la sienne car, à cet instant, il oublia Baudouin pour se souvenir du More Aben-Darraez, lorsque le gouverneur d'Antequera, Rodrigo de Narvaez, le captura et l'emmena dans son château fort, où il fut emprisonné. Aussi, quand le fermier lui redemanda comment il se sentait et ce qui n'allait pas, don Quichotte utilisa les mots et les arguments qu'un prisonnier, un certain Abencerraje, utilisa quand il répondit à don Rodrigue. En fait, il répéta ce qu'il avait lu dans *Diane* de Jorge de Montemayor. Ses citations précises et toutes ces âneries l'énerverent beaucoup. Réalisant que son voisin était vraiment fou, il pressa le pas pour contrôler sa colère, laquelle venait des interminables citations de don Quichotte. Ce dernier termina sa phrase et ajouta:

«Il faut que vous sachiez, don Rodrigo de Narvaez, que la belle Jarifa que je viens de mentionner est maintenant l'adorable Dulcinée du Toboso. Afin de l'honorer, j'ai accompli, j'accomplis et j'accomplirai les plus grands exploits militaires que le monde ait vus, voie et verra!»

«Mais monsieur», répondit le paysan, «je ne suis ni Rodrigo de Narvaez, ni le marquis de Mantoue, mais Pedro Alonzo, votre voisin. De plus, vous n'êtes ni Baudouin, ni Aben-Darraez, mais un respectable gentilhomme du nom de Quijana.»

«Je sais qui je suis», répondit don Quichotte, «et qui je pourrais être. Je pourrais être les gens que j'ai mentionnés, les douze pairs de France et les neuf chevaliers de la Renommée, car mes exploits surpasseront ce qu'ils ont fait individuellement ou en groupe.»

Ils parlaient de cette manière et atteignirent leur destination à la nuit tombée. Le paysan décida d'attendre que la nuit fût plus noire pour que le gentilhomme fatigué et sale ne fût pas vu par ses voisins. Quand il pensa que le bon moment était venu, ils entrèrent dans le village et se dirigèrent vers la maison de don Quichotte, laquelle était sens dessus dessous. Le curé et le barbier étaient là car c'étaient de bons amis; la gouvernante leur disait, d'une voix forte:

«Père Pero Perez», c'était le nom du curé, «que pensez-vous de la mésaventure de mon maître? Trois jours et pas de nouvelles de lui, de son cheval, de son bouclier, de sa lance, ni de son armure. Pauvre de moi! Je pense, et c'est aussi vrai que l'évidence qui dit que je suis née pour mourir, que ce sont ces maudits livres de chevalerie qu'il n'arrête pas de lire qui l'ont rendu fou. Je me souviens de l'avoir souvent entendu se dire à voix basse qu'il voulait devenir chevalier errant afin de parcourir le monde à la recherche d'aventures. Que Satan et Barabbas emportent tous ces livres car ils ont détruit l'esprit le plus fin de toute la Manche!»

La nièce partageait son opinion. Elle ajouta:

«Sachez, maître Nicolas», c'était le nom du barbier, «que j'ai souvent vu mon oncle lire ces terribles histoires pleines de mésaventures pendant deux jours d'affilée, sans dormir. Quand il avait fini, il posait son livre, empoignait son épée et se mettait à donner des coups aux murs. Quand il était épuisé, il disait qu'il avait tué quatre géants grands comme des tours. Il pensait que sa sueur était du sang qui coulait des blessures qu'il avait reçues dans la bataille. Il buvait alors un grand broc d'eau froide, ce qui lui calmait les nerfs. Il disait que ce liquide était extrêmement précieux: c'était un cadeau d'Esquife le Sage, un grand magicien de ses amis. Je me reproche tout cela. J'aurais dû vous aviser des extravagances de mon oncle. Vous auriez pu faire quelque chose.

Cela n'aurait pas pris une telle proportion. Vous auriez brûlé ces livres impies. Il en possède tellement. Ils devraient tous être brûlés comme ceux qui sont écrits par des hérétiques.»

«Je suis d'accord avec vous», répondit le curé. «Je peux vous assurer que demain il y aura une cérémonie publique: ces livres seront brûlés afin qu'ils ne donnent plus envie à ceux qui les liraient de faire ce qu'a fait mon grand ami.»

Don Quichotte et le fermier les écoutaient; ce dernier comprenait bien que son voisin était complètement fou. Le brave homme cria:

«Ouvrez la porte! Ici il y a messire Baudouin, le marquis de Mantoue, qui est grièvement blessé, et messire Aben-Darraez, le More qui a été capturé par Rodrigue de Narvaez, gouverneur d'Antequera.»

Ils sortirent tous à ces cris. Certains reconnurent leur ami, les autres leur oncle et leur maître, lequel n'était pas encore descendu de l'âne, faute de le pouvoir. Ils coururent pour lui souhaiter la bienvenue. Il leur dit :

«Attendez! J'ai été grièvement blessé à cause de mon cheval. Allongez-moi sur mon lit et appelez, si c'est possible, Urganda la Sage, pour qu'elle vienne panser mes blessures.

«Quelle époque!», s'écria la gouvernante. «J'aimerais bien connaître la nature de la folie de mon maître. Monsieur, un jour, sans l'aide d'Urganda, on saura comment vous guérir. Ces livres de chevalerie sont mauvais car ils vous ont mis dans un sale état!»

On le porta à son lit, mais quand on l'examina, on ne trouva aucune blessure. Il leur dit que ses douleurs venaient du fait qu'il s'était fait mal en tombant de sa selle lorsqu'il s'était battu contre dix géants, les plus grands et audacieux géants au monde.

«Voyons!», s'exclama le curé. «Des géants ont pris part à votre aventure! Je jure que je les ferais brûler avant demain soir.»

Ils posèrent ensuite mille questions à don Quichotte. Celui-ci ne voulut rien répondre, sinon qu'on lui donnât à manger et qu'on le laissât dormir, deux choses dont il avait le plus besoin à cet instant. On lui donna ce qu'il réclamait. Le curé lui demanda de lui fournir beaucoup de détails sur sa rencontre avec don Quichotte. Le paysan raconta toute l'histoire, sans omettre les extravagances du chevalier, ce qui donna encore plus envie au prêtre de faire ce qu'il fit le jour suivant, à savoir convoquer maître Nicolas et aller avec lui à la maison de don Quichotte.

## CHAPITRE VI.

La longue et amusante enquête que menèrent  
le curé et le barbier dans la bibliothèque  
de notre ingénieux aristocrate.

Don Quichotte dormait encore. Le curé demanda à la nièce les clefs de la chambre où se trouvaient les livres responsables de tout ce désordre. Elle les lui donna de bon cœur. La gouvernante et les autres entrèrent. Ils trouvèrent plus de cent gros volumes très bien reliés et un certain nombre de plus petits. Dès que la gouvernante les aperçut, elle sortit de la chambre et revint vite avec une écuelle d'eau bénite et un goupillon.

«Tenez, Mon Père», dit-elle, «prenez ceci et ne lésinez pas sur l'eau bénite! Nous ne voulons pas que les enchanteurs qui hantent les pages de ces livres nous jettent un sort afin de se venger car nous voulons les vaincre.»

L'argument réducteur de la gouvernante fit rire le curé. Il demanda au barbier de lui donner ces livres un à un pour voir de quoi ils traitaient, parce qu'il pouvait s'en rencontrer quelques-uns dans le nombre qui ne méritassent pas d'être brûlés.

«Non, non», s'écria la nièce, «aucun ne doit être sauvé car ils sont tous dangereux. Il faudrait les jeter par la fenêtre, dans la cour, en faire une pile et y mettre le feu. On pourrait aussi les mettre dans la basse-cour et les brûler là: la fumée n'incommoderait personne.»

La gouvernante dit la même chose; elles désiraient toutes deux la mort de ces innocents. Néanmoins, le curé ne voulut pas y consentir sans avoir lu les titres. Maître Nicolas lui remit dans les mains les quatre volumes d'*Amadís de Gaule*.

«Il y a quelque chose d'étrange ici», dit le curé. «J'ai ouï dire que c'est là le premier livre de chevalerie qu'on ait publié en Espagne; tous les autres se sont inspirés de celui-là. Je pense donc que, comme faux prophète d'une si détestable secte, nous devons le condamner au bûché.»

«Non, Mon Père», interjeta le barbier; «car j'ai aussi entendu dire que c'est le meilleur de tous les livres de cette espèce: nous devrions le sauver puisque c'est un chef d'œuvre.»

«Ça n'est pas faux», dit le curé. «Aussi, nous allons l'épargner pour cette fois-ci. Voyons celui d'à côté.»

«Ce sont», dit le barbier, «*Les bonnes actions d'Esplandian*; il était le fils légitime d'Amadís de Gaule.»

«En fait», déclara le curé, «la gentillesse du père ne l'aidera pas. Madame la gouvernante, ouvrez cette fenêtre et jetez-le dans la cour: ce sera le premier livre de notre pile.»

La gouvernante ne se fit pas prier et le brave Esplandian valdingua dans la cour où il allait attendre patiemment les flammes menaçantes.

«Passez-en moi d'autres», dit le curé.

«Celui qui vient après», dit le barbier, «est Amadís de Grèce. Je pense que tous ceux de ce côté-là sont de la famille d'Amadís.»

«Balancez-les dans la cour», cria le curé; je vais brûler la reine Pintiquiniestra, le berger Darinel, ses poèmes et les idées confuses et diaboliques de l'auteur. Si mon père apparaissait devant moi vêtu en chevalier errant, je le brûlerais aussi!»

«Je suis d'accord avec vous», dit le barbier.

«Moi aussi, je suis d'accord avec vous», rajouta la nièce.

«Alors, donnez-moi ces livres», dit la gouvernante. «Je vais empiler ce ramassis d'âneries dans la basse-cour.»

Ils les lui passèrent; il y en avait beaucoup. Au lieu de les descendre, elle les balança par la fenêtre.

« Quel est ce gros machin? », demanda le curé.

«Ce gros machin», répondit le barbier, «est *Don Olivante de Laura*.»

«L'auteur de ce livre», observa le curé, «a également écrit *Le Jardin des fleurs*. En vérité, je ne sais pas lequel des deux livres est le plus exact, ou plutôt le moins rempli de mensonges. Je peux simplement vous dire que celui-ci va dans la basse-cour car il est stupide et arrogant.»

«Le suivant», annonça le barbier, est «*Florismars d'Hircanie*.»

«Ah! Ah!», s'exclama le curé. «Messire Florismars nous honore de sa présence. Bien qu'il soit né à l'étranger et lui soit arrivé plusieurs aventures célèbres, accompagnez ce monsieur dans la basse-cour sur-le-champ! La sécheresse et la difficulté de son style ne méritent rien d'autre. Dans la basse-cour, et celui-ci aussi, madame la gouvernante.»

«Avec plaisir, Mon Père», répondit-elle, et elle exécuta cet ordre de bon cœur.

« Celui-ci est *Le Chevalier Platir* », dit le barbier.

«C'est un vieux livre», ajouta le curé. «Dedans, je ne trouve rien qui pourrait le sauver. Qu'il rejoigne les autres immédiatement.»

C'est ce qui arriva. Ils ouvrirent un autre volume et virent qu'il s'intitulait *Le Chevalier de la Croix*. Le curé remarqua:

«Ce saint titre pourrait nous pousser à excuser la stupidité de son auteur, mais, comme le dit le proverbe: 'derrière la croix se tient toujours le diable.' Qu'il aille au feu!»

«Et celui-là», dit le barbier en prenant un autre livre, «c'est *Le miroir de la chevalerie*.»

«Je connais Sa Seigneurie», dit le curé. «Ici vous rencontrerez messire Renaud de Montauban, ses amis, tous plus voleurs que Cacus, et les douze pairs de France qui sont accompagnés par Turpin, un bon historien. En vérité, j'ai bien envie de les condamner au bannissement éternel. Une partie de leurs aventures est du célèbre écrivain Mateo Boyardo, lequel a aussi influencé Ludovic Arioste, le poète chrétien. Si son livre était écrit dans une autre langue que la sienne, je serais très désagréable. s'il était écrit dans la sienne, je le traiterais bien.»

«Moi, je l'ai en italien», dit le barbier, «mais je ne comprends pas cette langue.»

«Par chance, vous ne pouvez pas le lire», dit le curé. «C'est pour cela que nous pardonnons le capitaine qui ne l'a pas rapporté en Espagne pour publier une version espagnole qui lui aurait enlevé une bonne partie de son intérêt. Les écrivains qui traduisent des poèmes dans une langue étrangère, même ceux qui sont doués, ne peuvent jamais atteindre la qualité de la version originale. En résumé, ce livre et tous ceux qui traitent des aventures de ces héros français devraient être jetés dans un puits sec afin d'y rester jusqu'à ce qu'on décide de ce qu'il faut faire d'eux, à l'exception de *Bernard del Carpio* et de *Roncevaux*. Si je les trouvais, je les donnerais à la gouvernante pour qu'elle les mette immédiatement sur la pile.»

Le barbier était d'accord sur tout car il pensait que le curé était un bon chrétien et un ardent défenseur de la vérité. En ouvrant un autre volume, il vit que c'était *Palmerin d'Olivier*. Près de celui-là, il y en avait un autre intitulé *Palmerin d'Angleterre*. Le prêtre les regarda et s'écria :

«Que cet olivier soit coupé, brûlé et qu'il n'en reste pas même de cendres. Quant aux palmier anglais, il devrait être conservé et préservé parce que c'est un objet unique. On devrait faire un coffre pour le protéger, comme celui qu'Alexandre trouva dans le trésor de Darius et qu'il utilisa pour recueillir les œuvres du poète Homère. Ce livre, mon cher ami, est important pour deux raisons. D'abord, il est très bon; ensuite, nous savons qu'il a été écrit par un homme intelligent qui était roi du Portugal. Toutes les aventures qui se passent dans le château de Miraguarda sont très intéressantes et bien écrites. Les dialogues sont clairs, intelligents, bien choisis et courtois, car la personne qui parle est toujours traitée avec respect, en suivant l'étiquette. Aussi, maître Nicolas, il se peut que vous ne soyez pas d'accord avec moi, mais je crois que ce livre et *l'Amadis de Gaule* ne devraient pas être brûlés et que tous les autres, sans enquête supplémentaire, devraient être exécutés.»

«Non, mon ami», répliqua le barbier, «pas celui que je tiens dans la main: c'est le célèbre *Don Bélianis*.»

«Mouais», dit le curé, «les deuxième, troisième et quatrième parties auraient besoin d'un peu de rhubarbe pour purger un excès de colère. Il faudrait aussi enlever les chapitres sur le Château de la Renommée et ceux qui sont encore plus stupides. On pourrait leur donner beaucoup de temps pour enlever ces passages. S'ils se conduisaient bien, nous serions charitables. En attendant, mon ami, gardez-les chez vous et empêchez qu'on les lise.»

«Je le ferai avec plaisir», répondit le barbier.

Lire ces livres de chevalerie le fatiguait, c'est pourquoi il dit à la gouvernante de prendre tous les gros volumes pour les jeter dans la basse-cour. Cette femme n'était ni sourde ni stupide. En fait, elle préférait les autodafés à la broderie. Elle saisit huit livres et se dirigea vers la fenêtre; l'un d'eux tomba aux pieds du barbier. Il le ramassa. C'était *l'Histoire du célèbre chevalier Tirant le Blanc*.

«Mon Dieu!», s'exclama le curé. «Voici Tirant le Blanc! Donnez-le moi, mon ami. Je dois bien avouer que j'y ai trouvé un trésor de plaisir et une mine de divertissements. C'est dedans que l'on trouve don Kyrie-Eleison de Montauban, un valeureux chevalier, son frère Thomas de Montauban, le chevalier Fonséca, le combat entre le courageux Tirant et le dogue, les traits d'esprit de mademoiselle Plaisir-de-ma-vie, les histoires d'amour et les mensonges de la veuve Reposada, et l'histoire de l'impératrice qui était amoureuse d'Hippolyte, son écuyer. Mon ami, en vérité, ce livre est le meilleur du monde du fait de son style. Ici les chevaliers mangent de la nourriture, dorment et meurent dans leurs lits, et font leurs testaments avant de mourir. Puisque l'auteur n'a pas mis toutes les bizarreries que tous les autres livres de cette espèce se plaisent à exhiber, son ouvrage ne mérite pas de mourir. Permettez-moi de condamner son auteur aux galères à vie. Emportez le livre chez vous et lisez-le; vous verrez que ce que j'ai dit est vrai.»

«Le suivant», dit le barbier, «est *La deuxième partie de la Diane* de Salmantino; ici il y en a un autre qui porte le même titre mais dont l'auteur est Gil Polo.»

«Le livre de Salmantino», dit le curé, «doit rejoindre les condamnés de la basse-cour; celui de Gil Polo doit être conservé comme s'il avait été écrit par Apollon lui-même. Continuez, mon ami; dépêchons-nous: il se fait tard.»

«Celui-ci», dit le barbier en ouvrant un autre, «est intitulé *Les dix livres des fortunes de l'amour*. Il a été écrit par Antonio de Lofraso, un poète sarde.»

«Par les ordres que j'ai reçus», s'écria le curé, «depuis la naissance d'Apollon, des muses et des premiers poètes, on n'a jamais écrit un livre aussi amusant ou fou. Il est exceptionnel et dépasse tous les autres: celui qui ne l'a pas lu ne sait pas ce qu'il perd. Mon ami, donnez-le moi: je suis tellement content de l'avoir trouvé. Je le préfère à toutes les soutanes de draps de Florence.»

Avec un air réjoui, il le mit de côté. Le barbier continua:

«Les livres suivants sont: *Le berger d'Ibérie*, *Les Nymphes d'Hénarès* et *La désillusion de la jalousie*.»

«Il n'y a rien de mieux à faire», dit le curé, «que de les livrer au bras séculier de la gouvernante. Ne me demandez pas pourquoi, car il y a une myriade de bonnes raisons.»

«Vous serez obéi», répondit le barbier, «mais que ferons-nous de ces petits livres?»

«Ceux-là», dit le curé, «ne doivent pas être des livres de chevalerie, mais de poésie.»

Il en ouvrit un et vit que c'était la *Diane* de Jorge de Montemayor. Croyant qu'ils étaient tous de la même espèce, il ajouta:

«Ils ne méritent pas d'être brûlés avec les autres car ils n'ont jamais fait de mal à personne: ils sont divertissants, ce qui ne représente pas un danger.»

«Ah, monsieur!», s'écria la nièce. «Vous devriez les brûler comme les autres car, si mon oncle redevenait sain d'esprit, il pourrait lire l'un d'eux et avoir envie de devenir berger. Il voudrait alors se balader dans les bois et à travers champs; il chanterait et jouerait... des castagnettes! Être poète est une situation difficile: c'est une maladie incurable et c'est contagieux!»

«Cette jeune personne a raison», dit le curé. «Ce serait une bonne idée de détruire cette erreur obsédante qui n'arrête pas de lui faire de l'œil. Commençons donc par la *Diane* de Montemayor. Je pense qu'il ne faut pas la brûler. Il faudrait plutôt enlever certains passages: ceux avec la magicienne Félicie et sa potion magique, et tous les longs vers. La prose resterait ainsi que l'honneur d'être le meilleur livre de son espèce.»

«Celui-ci est *Le berger de Philida*.»

«Ce n'est pas un berger», dit le curé, «mais un courtisan éduqué. Gardez-le comme si c'était un joyau de grande valeur.»

«Le gros que je suis en train de vous donner s'intitule *Trésor de poésies variées*.»

«Si elles étaient moins nombreuses», remarqua le curé, «on les préférerait. Il faut désherber et laver ce livre plein de trivialités afin que les meilleurs passages se détachent. On va le garder parce que son auteur est mon ami et qu'il a publié des livres plein de verve et d'héroïsme, qui méritent d'être admirés.»

«Celui-ci», continua le barbier, «est *Le chansonnier de Lopez Maldonado*.»

«L'auteur de ce livre», répondit le curé, «est encore un de mes bons amis. Lorsqu'il déclame des vers, les gens sont émerveillés; quand sa voix douce les chante, les gens sont hypnotisés. Ses églogues sont un peu longues: ce qui est bon est toujours court! Mettez-le avec ceux que l'on a mis de côté. Mais quel est le livre qui est tout près?»

«C'est *Galatée* de Miguel de Cervantès», répondit le barbier.

«Monsieur Cervantès est un de mes amis depuis de nombreuses années. Il est plus versé dans les mésaventures que dans la poésie. Son livre a un assez bon fil conducteur; il expose des arguments et ne tire jamais de conclusion. Nous devons attendre la seconde partie qu'il nous a promise; peut-être que les corrections lui garantiront la miséricorde qu'on lui refuse pour l'instant. En attendant, mon ami, gardez-le chez vous et n'oubliez pas de le cacher.»

«C'est une très bonne idée», répondit maître Nicolas.

«En voici trois autres qui viennent ensemble. Ce sont *La araucana* de don Alonzo de Ercilla, *La austriada* de Juan Rufo, un fonctionnaire de Cordoue, et *El monserate* de Cristóbal de Virués, un poète de Valencia.»

«Ces ouvrages», dit le curé, «sont les meilleurs exemples de la littérature héroïque de langue espagnole. Ils peuvent le disputer aux plus célèbres livres italiens. Gardez-les car ce sont des chefs-d'œuvre de la poésie espagnole.»

Le prêtre était fatigué: il y avait tellement de livres. Aussi, il décida de brûler tout le reste. Cependant, le barbier en avait déjà ouvert un qui s'appelait *Les larmes d'Angélique*.

«C'est moi qui aurais versé des larmes», murmura le curé, «si j'avais fait brûler un tel livre, car son auteur fut un des plus célèbres poètes d'Espagne et du monde. De plus, sa traduction de quelques fables d'Ovide est un chef-d'œuvre.»

## CHAPITRE VII.

Le second voyage de notre bon chevalier  
don Quichotte de la Manche.

À cet instant, don Quichotte se mit à crier:

«Regardez, regardez, valeureux chevaliers! Vous devez montrer la force de vos bras invincibles car les courtisans sont en train de prendre l'avantage.»

Don Quichotte les appela de cette manière. Aussi, ils ne purent pas continuer à examiner les livres qui restaient. C'est pour cela que je crois que, très discrètement, *La caroléa* et *Le lion d'Espagne* furent brûlés, tout comme *Les gestes de l'empereur* de don Luis de Avila; ils faisaient sans doute partie des livres qui restaient. Peut-être qu'ils n'auraient pas été punis si durement si le curé les avait vus.

Quand ils arrivèrent auprès de don Quichotte, il s'était déjà levé de son lit. Après une bonne nuit de sommeil, il était frais comme un gardon. Il criait, délirait et donnait des coups dans

le mur avec son épée. Ils l'attrapèrent et le recouchèrent. Quand il se fut un peu calmé, il se tourna vers le curé pour lui adresser la parole et lui dire:

«En vérité, messire Turpin, il est dommage que nous, les douze pairs de France, soyons assez négligents pour permettre aux chevaliers de cette cour de remporter ce tournoi, et cela d'autant plus que nous, les chevaliers errants, avons remporté ce prix trois jours d'affilée.»

«Calmez-vous, mon ami», dit le curé. «Dieu ordonne toujours à la chance de tourner: ce qui se perd aujourd'hui se gagnera demain. Pour l'instant, monsieur, vous devriez vous inquiéter de votre santé car vous devez être harassé, et peut-être même grièvement blessé.»

«Je ne suis pas blessé», répondit don Quichotte, «mais épuisé, sans aucun doute. L'ignoble don Orlando m'a roué de coups avec une branche de chêne parce qu'il est jaloux: il sait que je suis plus courageux que lui. Je n'oserais pas dire que je suis Renaud de Montauban si, en me levant de ce lit, je n'essayais pas de me venger sur lui en dépit de toutes ses formules magiques. Apportez-moi quelque chose à manger maintenant: je pense que ça m'aidera à me sentir mieux. Je me vengerai plus tard.»

On s'empressa d'obéir et de lui apporter à manger. Il alla se recoucher et ils s'émerveillèrent de sa folie. Cette nuit là, la gouvernante brûla tous les livres qui se trouvaient dans la basse-cour et la maison. Je suppose que certains qui auraient mérité d'être conservés éternellement dans les archives partirent en fumée à cause de la malchance et de la paresse de l'examineur. Ce que le vieux proverbe prédit arriva: l'innocent paya pour les fautes du coupable.

Une des solutions qu'imaginèrent alors le curé et le barbier fut de murer la porte de la pièce où il mettait ses livres, afin qu'il ne les trouve pas quand il se lèverait: ils pensaient qu'en détruisant la cause, ils détruiraient les effets. Ils expliqueraient cela en lui disant qu'un magicien avait emporté les livres et le cabinet de lecture! Ils se dépêchèrent de mettre au point leur stratagème. Deux jours plus tard, lorsque don Quichotte se leva de son lit, la première chose qu'il fit fut d'aller voir ses livres. Puisqu'il ne trouva pas sa bibliothèque, il commença à chercher à droite et à gauche dans toute la maison. Il atteint l'endroit où la porte avait été murée; il passa sa main dessus et leva les yeux au ciel sans dire un mot. Après un certain temps, il posa des questions sur la localisation de son cabinet de lecture. La gouvernante savait quoi lui répondre; elle lui dit:

«Quelle question bizarre! Qu'est-ce que vous cherchez? Il n'y a plus de bibliothèque ni de livres dans cette maison: le diable les a emportés!»

«Ce n'était pas le diable», précisa la nièce, «mais un enchanteur qui est venu sur un nuage, la nuit après votre départ. Il est descendu du serpent qu'il montait et est entré dans votre cabinet de lecture. Je ne sais pas ce qu'il y a fait, mais, au bout d'un moment, il s'est envolé par le toit en laissant plein de fumée dans toute la maison. Quand nous nous sommes décidées à regarder à l'intérieur, la bibliothèque et les livres avaient disparu! Nous nous souvenons que, lorsque le vieil homme méchant s'est envolé, il a crié: 'Je hais le propriétaire de ces livres et de ce bureau. C'est pour cela que je les ai détruits. Vous verrez bientôt les dégâts.' Il a ajouté qu'il s'appelait Mugnaton le Sage.»

«Il a dû dire Freston», corrigea don Quichotte.

«Je ne sais pas», répliqua la gouvernante, «s'il s'appelait Freston ou Friton; tout ce que je sais, c'est que son nom finissait en *ton*.»

«C'est le cas, en effet», continua don Quichotte. «C'est un enchanteur très intelligent qui est mon ennemi. Il m'en veut parce qu'il a vu dans le futur, grâce à la magie, qu'un jour je me battrai contre un chevalier qu'il protège et qu'il ne pourra pas m'empêcher de le vaincre. C'est pour cela qu'il n'arrête pas de m'embêter, mais je peux vous assurer qu'il ne pourra pas s'opposer aux décisions du ciel, ni les éviter.»

«Qui pourrait en douter?», dit la nièce. «Mais qui vous a poussé à vous disputer? Ne vaudrait-il pas mieux rester tranquillement à la maison plutôt que de parcourir le monde à la recherche de choses illusoires? Bien des gens partent pour chercher de la laine et reviennent tondu!»

«Ma chère nièce», répondit don Quichotte, «vous ne comprenez rien! Avant qu'on me tonde, j'aurai rasé tous ceux qui pensent qu'ils peuvent toucher ne serait-ce qu'un seul de mes cheveux.»

La nièce et la gouvernante ne voulurent pas continuer à parler car elles virent qu'il commençait à s'agiter.

Le fait est qu'il resta quinze jours dans sa maison: il était très calme et ne manifesta pas de velléités de reprendre sa quête absurde. Pendant cette période, il parla beaucoup avec ses deux amis: le curé et le barbier. Il leur dit que le monde avait besoin de chevaliers errants afin de ressusciter la chevalerie errante. Quelquefois, le curé le contredisait; quelquefois, il faisait semblant d'être d'accord car, s'il ne s'était pas conduit de la sorte, il n'aurait pas pu communiquer avec lui.

Pendant ces deux semaines, don Quichotte demanda l'aide de son voisin. C'était un paysan et une personne de qualité: non pas un aristocrate, juste un homme qui avait des qualités. Malheureusement, il n'était pas très intelligent. En bref, don Quichotte lui fit croire que l'herbe était plus verte ailleurs: le pauvre paysan décida de le suivre et de devenir son écuyer. Entre autres choses, il déclara que son voisin avait fait un très bon choix car, un jour, il participerait à une aventure qui l'amènerait à découvrir, sans efforts, une île; il deviendrait alors son gouverneur. Séduit par ces promesses et d'autres semblables, Sancho Panza (c'était le nom du paysan) planta là sa femme et ses enfants et devint l'écuyer de son voisin.

Don Quichotte se mit alors à chercher de l'argent. Il vendit des choses, hypothéqua des biens et baissa le prix de tout. Il finit par réunir une certaine somme d'argent. Un de ses amis lui prêta un petit bouclier rond. Il répara du mieux qu'il put son casque cassé; puis il avisa son écuyer Sancho du jour et de l'heure où il pensait se mettre en route, pour que celui-ci se munît de ce dont il avait le plus besoin. Il lui demanda surtout d'emporter des sacoches. Sancho répondit qu'il ne les oublierait pas. Il ajouta qu'il pensait aussi emmener un très bon âne qui lui appartenait, parce qu'il n'avait pas l'habitude de faire de longues marches. En ce qui concerne cet âne, don Quichotte se montra dubitatif au début. Il essaya de se rappeler si, par hasard, quelque chevalier errant avait déjà eu un écuyer qui se déplaçait sur le dos d'un âne. Aucun nom ne lui vint à l'esprit. Néanmoins, il permit à Sancho et à sa bête de venir avec lui. Il lui fournirait une plus noble monture dès qu'une occasion se présenterait: il prendrait le cheval du premier chevalier discourtois qui se trouverait sur son chemin.

Suivant le conseil de l'hôtelier, il prit des chemises et d'autres choses et mis le tout dans son sac de voyage. Une nuit, il parti, accompagné de Sancho. Personne ne les vit. Sancho ne dit pas au revoir à sa femme et à ses enfants; don Quichotte ne dit pas au revoir à sa gouvernante et à

sa nièce. Ils se dépêchèrent tellement qu'au petit matin ils étaient certains que personne ne les trouverait même si tous les villageois les cherchaient.

Sancho Panza avançait sur son âne, comme un patriarche, avec ses sacoches, sa gourde et ses rêves. Il n'arrêtait pas de penser à ce que son maître lui avait promis: le poste de gouverneur d'une terre promise! Don Quichotte suivit la même route que lors de son premier voyage, c'est-à-dire celle qui traverse la plaine de Montiel. Le trajet était moins pénible que la première fois car, à cette heure du matin, les rayons du soleil ne frappaient que de biais et ne le gênaient donc pas. Sancho Panza dit à son maître :

«Monsieur, vous ne devez pas oublier l'île que vous m'avez promise; même si elle est grande, je saurai l'administrer.»

«Sache, mon cher ami», répondit don Quichotte, «qu'autrefois les chevaliers errants avaient l'habitude de faire de leurs écuyers les gouverneurs des îles ou royaumes qu'ils conquerraient. Je suis bien décidé à suivre cette très bonne coutume. J'ai même prévu de l'améliorer. En fait, très souvent, peut-être même la plupart du temps, ces chevaliers attendaient que leurs écuyers fussent vieux. Après des années de travail, de mauvais jours et de plus mauvaises nuits, ils leur donnaient un titre de marquis, ou pour le moins de comte, avec la possession d'une vallée ou d'une toute petite province. Quoi qu'il en soit, si nous vivons, dans une semaine je conquerrai un royaume avec ses dépendances, ce qui me permettra de te faire couronner roi d'un de ces petits pays. Que cela ne t'étonne pas: toutes sortes de choses exceptionnelles arrivent à des chevaliers comme moi. Tu vois, je pourrais même te donner plus que ce que je t'ai promis.»

«Dans ce cas, monsieur», dit Sancho Panza, «si, par un de ces miracles que vous avez décrits, je devenais roi, Juana Gutierrez, ma conjointe, deviendrait reine, et mes enfants princes.»

«Absolument», affirma don Quichotte.

«Moi, j'en doute», dit Sancho, «car je pense que même si Dieu faisait pleuvoir des royaumes sur la surface de la terre, aucune couronne n'irait à Marie Gutierrez. Vous voyez, elle ne vaut rien comme reine. En revanche, avec l'aide de Dieu, elle ferait une assez bonne comtesse.»

«Sancho, tu dois t'en remettre à Dieu», affirma don Quichotte; «il lui donnera la chose la plus appropriée. Ne diminue pas tes exigences; je veux que tu sois au moins vice-roi.»

«Mai je ne veux pas être vice-roi», dit Sancho Panza, «et cela d'autant plus qu'un maître aussi puissant que vous me donnera tout ce qui est bon pour moi et tout ce que je serai capable de gérer.»

## CHAPITRE VIII.

La chance qu'eut le valeureux don Quichotte  
dans la terrifiante et exceptionnelle aventure des moulins à vent,  
ainsi que d'autres événements dignes de ne pas être oubliés.

Ils aperçurent trente ou quarante moulins à vent qui étaient sur la plaine. Le chevalier se retourna vers son écuyer et lui dit:

«Je ne pensais pas que la chance allait nous sourire à ce point: mon cher ami, nous faisons face à plus de trente géants bruyants contre lesquels je veux me battre. Je vais les tuer. Le trésor de guerre sera le début de notre fortune. Ce genre de guerre est juste: c'est Dieu qui nous ordonne de faire disparaître une si mauvaise engeance de la surface de la terre.»

«Quels géants?», demanda Sancho Panza.

«Ceux que tu vois là-bas», lui répondit son maître, «avec leurs grands bras; certains ont presque deux lieues de long.»

«Regardez-mieux, monsieur», répliqua Sancho; ce ne sont pas des géants, mais des moulins à vent, et ce qui ressemble à des bras sont leurs ailes. Le vent les fait tourner, ce qui fait bouger la meule du moulin.»

«On voit bien», contesta don Quichotte, «que tu n'es pas un véritable aventurer. Ce sont des géants. Si tu as peur, mets-toi de côté et récite tes prières pendant que je me prépare à livrer une bataille extraordinaire.»

Après avoir dit cela, il éperonna son cheval, sans tenir compte des cris de son écuyer, lequel essayait de lui faire comprendre que les choses qu'il était sur le point d'attaquer étaient des moulins à vent et non des géants. Il était tellement convaincu que c'étaient des géants qu'il n'entendait pas les cris de son écuyer. Il n'essaya pas non plus, alors qu'il était près d'eux, de les examiner pour découvrir la vérité. Il chargea en criant:

« Ne fuyez pas, lâches et viles créatures, car c'est un seul chevalier qui vous attaque. »

Le vent commença à se lever; les grandes ailes se mirent à tourner. Don Quichotte le remarqua et s'écria:

«Vous allez payer pour votre insolence bien que vous remuiez plus de bras que le géant Briarée.»

En disant ceci, il remit son sort entre les mains de sa bien-aimée Dulcinée. Protégé par son écu, et sa lance en position d'attente, il galopa vers eux, à la vitesse maximale de Rossinante, et attaqua le premier moulin qui se trouvait sur son chemin. Au moment où il transperça l'aile d'un grand coup de lance, le vent la fit tourner avec tant de force qu'elle mit cette arme en pièces. Le cheval et le cavalier tombèrent et roulèrent dans l'herbe. Ils ne pouvaient plus se relever. Sancho fit se presser son âne. Quand il arriva près d'eux, le chevalier ne pouvait plus remuer, tant le coup qui les avaient fait tomber avait été violent.

«Miséricorde!», s'écria Sancho. «Ne vous avais-je pas dit de faire attention? Ces choses ne sont que des moulins à vent. Personne ne peut dire le contraire, si ce n'est un homme avec une tête remplie de moulins à vent.»

«Tais-toi, Sancho», rétorqua don Quichotte. «Ce sont les aléas de la guerre. Plus j'y pense, plus je crois que c'est le magicien Freston, celui qui a volé me livres et ma bibliothèque, qui a transformé ces géants en moulins à vent afin de me priver de la gloire de les vaincre. Il me déteste. Au bout du compte, ses coups montés ne prévaudront pas contre la gentillesse de mon épée.»

«Que la volonté de Dieu soit faite», répondit Sancho Panza.

Il aida son maître à se mettre debout. Don Quichotte remonta sur Rossinante, qui avait, quant à lui, mal au dos. En conversant sur cette aventure, ils suivirent le chemin de Puerto Lápice parce que, selon don Quichotte, ils ne pouvaient pas ne pas avoir toutes sortes d'aventures puisque c'était une route empruntée par une foule de personnes. Cependant, notre chevalier était un peu triste car il n'avait plus sa lance. C'est pour cela qu'il dit à son écuyer:

«Je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol nommé Diego Perez de Vargas, ayant cassé son épée dans une bataille, arracha une grosse branche d'un chêne, confectionna une lance avec, accomplit des exploits et, ce jour-là, écrasa tellement de Mores qu'on le surnomma l'Écraseur. Depuis cette époque, lui et ses descendants se font appeler de Vargas de l'Écraseur. Je te dis cela parce que j'essaie de trouver un chêne afin d'arracher une grosse branche aussi solide que celle que j'aie dans ma mémoire. Avec elle, je ferai des miracles. Tu comprendras bientôt que je t'ai accordé un énorme privilège: le droit de venir avec moi pour voir des choses qu'on aura peine à croire.»

«À la volonté de Dieu», dit Sancho. «Je crois tout ce que vous avez dit, mais vous devriez vous redresser un peu car il me semble que vous glissez un peu d'un côté. Ce doit être, sans doute, à cause des bleus que vous avez eus lors de votre chute.»

«Ah, c'est vrai!», répondit don Quichotte; «si je ne me plains pas de la douleur, c'est parce que les chevaliers errants n'ont pas le droit de se plaindre lorsqu'ils sont blessés, même quand la chair sort de la plaie.»

«S'il en est ainsi, je n'ai rien à dire», répliqua Sancho, «mais Dieu sait que je serais ravi de vous entendre vous plaindre à cause de la douleur. Quant à moi, je peux vous assurer que je me plains dès que j'ai un petit bobo, même s'il se pourrait que l'interdiction concernant les chevaliers errants s'applique également à leurs écuyers. »

Don Quichotte ne put s'empêcher de rire de la naïveté de son écuyer. Il lui déclara qu'il pouvait se plaindre autant qu'il voulait, même sans raison, car il n'avait rien lu dans le code de la chevalerie qui prohibât cela.

Ensuite Sancho lui fit remarquer qu'il était l'heure de manger. Don Quichotte répondit qu'il n'avait pas faim pour l'instant, mais que lui pouvait manger quand il le désirerait. Aussi, Sancho s'installa confortablement sur le dos de son âne. Il ouvrit les sacs et prit les provisions qu'il y avait mises. Son âne avançait lentement derrière Rossinante pendant que lui mangeait. De temps en temps, il avalait une gorgée de vin, ce qui le rendait extatique. Un cabaretier de Malaga avec une cave remplie des vins les plus fins aurait pu être jaloux de lui. Les gorgées de vin lui faisaient oublier les promesses consternantes de son maître. De plus, il

considérerait que sa situation actuelle était plus un amusement qu'un véritable travail, même si chercher à avoir des aventures était une occupation dangereuse.

En bref, ils passèrent la nuit dans un bosquet. Don Quichotte cassa une branche morte d'un arbre afin de la transformer en lance; il plaça sur le bout la pointe en fer de celle qui s'était brisée. Notre chevalier ne dormit pas de toute la nuit. Il s'efforça de penser à sa bien-aimée Dulcinée pour se conformer à ce qu'il avait lu dans ses livres, lesquels disaient que les chevaliers errants passaient bien des nuits sans dormir, dans les forêts et les prairies, en rêvant à leurs petites amies. La nuit de Sancho fut différente car, comme il avait l'estomac rempli de nourriture, et non d'eau de chicorée, il dormit comme une pierre. Le matin, si son maître ne l'avait pas réveillé, il ne l'aurait pas été par les rayons du soleil qui caressaient son visage, ni par le chant de mille oiseaux qui saluaient joyeusement la venue du nouveau jour. Lorsqu'il se leva, il prit une gorgée de vin et remarqua que sa gourde était plus vide que la nuit précédente, ce qui l'ennuya car il ne pensait par remédier à cette situation avant longtemps. Don Quichotte ne voulait pas déjeuner, préférant, comme je l'ai déjà dit, vivre d'amour et d'eau fraîche. Ils reprirent le chemin de Puerto Lápice, et, vers trois heures de l'après-midi, ils aperçurent ce col.

«C'est ici», dit don Quichotte quand il le vit, «que nous pouvons découvrir, cher Sancho, ce qu'on appelle aventures. Je dois te dire que tu n'as plus le droit de m'aider: si le plus grand danger du monde me menaçait, tu ne prendrais pas ton épée pour me défendre. Bien sûr, tu peux le faire si ceux qui m'attaquent sont des voyous ou des gens ordinaires. En ce qui concerne les membres de la noblesse, le code de la chevalerie stipule que les gens comme toi ne peuvent pas aider les gens comme moi avant d'avoir été adoués.»

«Ça doit être vrai, monsieur», répondit Sancho. «Je vous obéirai sans poser de questions, et cela d'autant plus que je suis paisible: je ne me dispute pas avec les gens. Cependant, lorsqu'il s'agira de me défendre, je ne tiendrai pas compte de cette règle car les lois humaines et divines autorisent les hommes à se protéger contre ceux qui essaient de les attaquer.»

«Je ne dis pas le contraire», répondit don Quichotte; «seulement, quand un noble me défiera, il faudra que tu maîtrises tes pulsions.»

«Je n'y manquerai pas», répondit Sancho. «Je suivrai ce précepte avec autant de zèle que lorsque je chôme le dimanche.»

Alors qu'ils étaient en train de parler, deux moines de l'ordre de Saint-Benoît apparurent sur la route. Ils chevauchaient deux grandes mules; don Quichotte les prit pour des dromadaires! Ils portaient des lunettes de voyage et des ombrelles. Derrière eux venait un carrosse entouré de quatre ou cinq hommes à cheval, suivis par deux muletiers qui étaient à pied. Dans ce carrosse, comme on l'apprendra plus tard, il y avait une dame de Biscaye qui allait à Séville afin de dire au revoir à son mari, lequel était sur le point de partir pour les Indes Occidentales parce qu'il avait été nommé à un poste très important. Les moines ne voyageaient pas avec elle bien qu'ils empruntassent la même route. À peine don Quichotte les eut-il aperçus qu'il dit à son écuyer:

«Soit je me trompe, soit cela va être la plus grande aventure jamais vue, car les ombres que l'on peut voir là-bas doivent être, sans aucun doute, des enchanteurs qui emmènent dans ce carrosse quelque princesse qu'ils ont enlevée. Je dois faire tout ce que je peux pour redresser ce tort.»

«Ce sera pire que les moulins à vent», murmura Sancho. «Monsieur, ces gens-là sont des bénédictins et la diligence doit appartenir à un voyageur. Vous devez me croire car le Diable est sur le point de vous leurrer.»

«Je t'ai déjà dit, Sancho», répliqua don Quichotte, «que tu ne sais pas grand-chose en matière d'aventures. Ce que je te dis est la vérité, et tu le verras dans un instant.»

Après avoir dit cela, il avança et alla se placer au milieu du chemin par où venaient les moines. Dès que ceux-ci furent arrivés assez près pour qu'ils pussent presque l'entendre, il leur cria:

«Créatures monstrueuses et diaboliques, libérez immédiatement les princesses bien nées que vous détenez dans ce carrosse; sinon préparez-vous à recevoir la punition que votre méchante action réclame: la mort!»

Les moines tirèrent sur les rênes. Ils étaient surpris par l'apparence et les propos de don Quichotte. L'un d'eux déclara:

«Monsieur, nous ne sommes ni monstrueux ni diaboliques; nous sommes des moines bénédictins; nous voyageons. Nous ne savons pas si cette diligence renferme des princesses enlevées ou non.»

«Je ne crois pas à vos belles paroles», dit don Quichotte. «Je sais qui vous êtes, perfides voyous!».

Sans attendre de réponse, il éperonna Rossinante, baissa sa lance et attaqua le premier moine avec tant de violence et de courage que s'il n'avait pas sauté de sa mule, il serait tombé lourdement sur le sol et se serait blessé grièvement ou même tué. Le second religieux, voyant comment son compagnon avait été traité, pressa ses jambes contre les flancs de sa grande mule et commença à galoper à travers la plaine: l'animal, plus léger que le vent, semblait voler.

Sancho Panza, qui vit l'autre moine par terre, sauta avec légèreté de sa monture, se précipita vers lui et se mit à lui ôter ses vêtements. Les deux muletiers qui accompagnaient les moines accoururent et lui demandèrent pourquoi il déshabillait le moine. Sancho leur répondit que ses habits lui appartenaient car c'était une prise de guerre légitime après une bataille gagnée par son maître don Quichotte. Les muletiers n'avaient pas un grand sens de l'humour et ils ne comprenaient rien à cette histoire de bataille et de prise de guerre. Voyant que don Quichotte s'était éloigné pour aller parler aux gens de la diligence, ils tombèrent sur Sancho, le jetèrent par terre et, sans lui laisser le temps de se justifier, le rouèrent de coups. Sancho se retrouva allongé sur le sol; il s'était évanoui. Soudain, le moine remonta sur sa mule. Il était blême et tremblait de peur. Il rejoignit vite l'endroit où se trouvait son compagnon. Ce dernier l'attendait assez loin de là, se demandant comment se finirait cette attaque. Ne voulant pas attendre la fin de cette bataille, ils continuèrent leur chemin, faisant plus de signes de croix que s'ils eussent eu le diable lui-même à leurs trousses.

Comme on l'a vu, don Quichotte discutait avec une des dames du carrosse. Il lui disait :

«Votre beauté, madame, peut désormais vous permettre de faire tout ce que vous désirez car l'arrogance de vos agresseurs gît sur le sol, vaincue par mon bras musclé. Afin que vous n'ayez pas de mal à trouver le nom de votre libérateur, je vais me présenter: je m'appelle don Quichotte de la Manche, chevalier errant, aventurier et esclave de l'incomparable princesse du Toboso. Pour prix du bienfait que vous avez reçu de moi, je ne vous demande qu'une chose:

retourner au Toboso pour que, par mon intermédiaire, vous présentiez vos hommages à Sa Grandeur et lui disiez que c'est moi qui vous ai libéré.»

Un des écuyers du convoi, un Biscayen, écoutait ce que disait don Quichotte. Lorsqu'il comprit qu'il ne laisserait pas la diligence continuer son voyage puisqu'il voulait la faire aller au Toboso, il s'approcha de don Quichotte, leva sa lance et, dans une langue qui n'était pas plus du castillan que du basque, déclara:

«Dégage, chevalier de mes deux. J'te jure que j'te pète la gueule si tu laisses pas passer cette bagnole.»

Don Quichotte comprit très bien cette drôle de langue et lui répondit avec un merveilleux sang-froid:

«Vous n'êtes pas chevalier, mais si vous l'aviez été, j'aurais déjà puni votre stupidité et votre audace, vilaine créature.»

À quoi le Biscayen répliqua:

«Moi, pas chevalier! J'suis chrétien et je jure par tous les saints du paradis que tu mens comme un arracheur de dents. Je suis seigneur sur terre et sur les eaux. Balance ta lance et prends ton épée: on va se foutre sur la gueule pour mettre les choses au clair.»

«'Tu vas le voir', répondit Agrajes!», déclama don Quichotte.

Il jeta sa lance par terre, dégaina son épée, attrapa son écu et attaqua le Biscayen afin de le massacrer. Ce dernier vit son adversaire approcher. Il aurait bien aimé sauter en bas de sa mule qui était une mauvaise bête de louage sur laquelle on ne pouvait pas compter, mais il n'eut pas le temps de le faire. Il ne put que dégainer son épée. Par chance, il était près du carrosse: il saisit un coussin pour s'en faire un bouclier. Aussitôt ils se jetèrent l'un sur l'autre, comme s'ils eussent été les pires ennemis du monde. Les autres personnes essayèrent de calmer le jeu, mais ce fut impossible car le Biscayen déclara, en basque, que si on ne le laissait pas terminer la bataille, il tuerait son propre serviteur et toutes les personnes qui se trouveraient sur son chemin. La dame du carrosse, surprise et effrayée, fit signe au cocher d'aller plus loin. De cet endroit, elle regarda ce terrible duel, durant lequel le Biscayen transperça l'épaule de don Quichotte, juste au dessus de son bouclier. S'il n'avait pas porté son armure, le coup l'aurait coupé en deux jusqu'au nombril.

Notre chevalier ressentit la douleur de ce coup prodigieux et cria:

«Ô Dulcinée, maîtresse de mon âme, fleur d'une beauté insolente, secourez votre champion qui, pour satisfaire tous vos désirs, se trouve dans cette situation si dangereuse.»

Il dit cela; puis il attrapa son épée, se protégea avec son écu et attaqua le Biscayen. Il était déterminé à tout risquer sur un seul coup de dés. Le Biscayen le vit se rapprocher. Il savait que cet homme était courageux, ce qui le poussa à l'imiter. Il l'attendait, bien protégé par son coussin. Il ne pouvait plus faire avancer sa mule car elle était épuisée et ne supportait plus ces enfantillages. Elle refusa de faire le moindre pas.

Comme je l'ai dit, don Quichotte était en train de charger le Biscayen méfiant, avec son épée levée, afin de le couper en deux. Le Biscayen, se cachant derrière son coussin, son épée levée aussi, l'attendait. Tous les spectateurs tremblaient. Ils se demandaient ce qui arriverait avec tous ces coups qu'ils menaçaient de se donner. La dame du carrosse et ses suivantes faisaient des

milliers de vœux et promesses de cadeaux à toutes les images saintes et à tous les sanctuaires d'Espagne afin que Dieu les protège tous, y compris l'écuyer, contre le danger qu'ils couraient.

Malheureusement, c'est à cet instant que l'auteur de cette histoire s'arrête et quitte le champ de bataille. Il s'excuse de n'avoir rien trouvé de plus d'écrit sur les exploits de don Quichotte que ce qu'il a déjà raconté. Il est vrai que le second auteur de cet ouvrage ne veut pas croire qu'une si curieuse histoire suive les lois de l'oubli. Il pense que les érudits de la Manche sont des gens sérieux: ils conservent dans leurs archives ou les tiroirs de leurs bureaux des documents qui étayent l'histoire de ce célèbre chevalier. Aussi, avec cela à l'esprit, il ne désespère pas de trouver la fin de cette intéressante histoire. Avec l'aide de Dieu, il la trouvera et la racontera dans la deuxième partie de ce livre.

## DEUXIÈME PARTIE

### CHAPITRE IX.

La fin de l'étonnante bataille entre le courageux Biscayen  
et le vaillant habitant de la Manche.

Dans la première partie de cette histoire, nous avons laissé le valeureux Biscayen et le célèbre don Quichotte, les épées dégainées et en l'air. Ils étaient sur le point d'asséner un coup qui les auraient coupés en deux comme une grenade s'ils étaient passés à l'acte. À cet instant, qui était plein d'incertitude, cette histoire passionnante s'arrêta, et l'auteur ne nous dit pas où l'on pourrait trouver la suite.

J'étais très contrarié; le plaisir d'avoir lu une petite partie des charmantes aventures de don Quichotte se transformait, car je savais à quel point il serait difficile de tomber sur la plus grande partie puisque je pensais qu'elle avait disparu. Cela me paraissait impossible et peu orthodoxe. Un chevalier aussi méritant que lui méritait que ses prouesses fussent écrites noir sur blanc par un historien, car rien de tel n'était jamais arrivé à aucun chevalier qui, suivant l'expression consacrée, part à l'aventure. Ces hommes disposaient toujours d'un ou deux chroniqueurs qui, non-seulement, décrivaient leurs exploits, mais qui enregistraient aussi leurs pensées les plus insignifiantes et leurs actions les plus puérides, sans tenir compte de leur caractère confidentiel. Un si bon chevalier ne méritait donc pas d'être aussi malchanceux et de ne pas disposer de ce que Platir et les autres avaient eu en abondance. Par conséquent, je n'osais pas croire qu'une histoire aussi intéressante fût incomplète. J'en attribuais la faute à la méchanceté du temps: un ogre qui dévore tout et qu'il l'avait cachée ou brûlée.

D'autre part, je pensais que puisque qu'ils avaient trouvé dans sa maison des livres aussi modernes que *La désillusion de la jalousie* et *Les Nymphes d'Hénarès*, son histoire devait également être moderne; bien qu'elle ne fût pas écrite, des gens de son village et des alentours pouvaient s'en souvenir. Cette pensée troublante me poussa à chercher la vraie histoire, toute l'histoire de la vie et des miracles de notre célèbre Espagnol don Quichotte de la Manche, lumière et miroir de la

chevalerie de la Manche, le premier homme de notre détestable époque à avoir embrassé la profession de chevalier errant afin de redresser les torts, secourir les veuves et protéger les vierges qui, à cheval, la cravache à la main, vont par monts et par vaux. Bien sûr, de temps en temps, un fainéant, un paysan ou un géant gigantesque les violent. Cependant, dans les temps passés, il y eut des jeunes filles qui ne dormaient jamais sous un toit et qui, âgées de quatre-vingts ans, furent enterrées dans l'état de pureté qu'elles possédaient le jour où leurs mères les avaient mises au monde.

Pour ces raisons et bien d'autres, j'affirme que notre brave don Quichotte est digne d'être félicité éternellement. J'ai dépensé beaucoup de temps et d'énergie pour trouver la fin de cette plaisante histoire. Cependant, si le ciel, le hasard et les circonstances ne m'avaient pas aidé, les lecteurs attentifs auraient été privé de presque deux heures de divertissement et de plaisir. J'ai découvert le reste de cette histoire comme suit...

Un jour, alors que je marchais dans la rue d'Alcana à Tolède, un jeune homme se rapprocha pour vendre des dossiers vieux et gros à un marchand de soie qui était là. Comme j'aime beaucoup lire, même les morceaux de papier que je trouve sur le sol, je suivis mes inclinations naturelles et empoignai un des gros dossiers que le garçon vendait. Je remarquai immédiatement qu'il contenait un livre écrit en arabe. Je regardai autour de moi pour voir s'il y avait, par hasard, un Morisque parlant le castillan qui serait capable de le lire. Ce n'était pas difficile de trouver ce genre d'interprète dans cet endroit. De même, il aurait été facile d'y trouver un traducteur maîtrisant l'hébreu. En bref, le hasard me fournit un arabophone récemment converti au catholicisme. Je lui dis ce que je désirais et remis le livre entre ses mains. Il l'ouvrit au milieu, lu quelques lignes et se mit à rire. Je lui demandai pourquoi il riait. Il me répondit qu'il y avait quelque chose d'amusant écrit dans une note. Je lui demandai ce que c'était, et, toujours en riant, il me dit:

«Comme je vous l'ai dit, c'est quelque chose d'écrit dans une note de bas de page et qui stipule que 'cette Dulcinée du Toboso, dont il est si souvent fait mention dans ce livre, est la femme qui fait le meilleur jambon de la Manche; aucune femme ne peut la dépasser.'»

Quand j'entendis prononcer le nom de Dulcinée du Toboso, je retins mon souffle: ces dossiers contenaient l'histoire de don Quichotte! En pensant à cela, je le pressai de lire la page de garde du livre, ce qu'il fit, en traduisant l'arabe en castillan avec facilité. Il dit donc: *Histoire de don Quichotte de la Manche*, écrite par Cid Hamet, historien arabe.

Je dissimulai la joie que je ressentis lorsque j'entendis ce titre. En agissant plus vite que le marchand de soie, j'achetai tous les papiers et les dossiers du garçon pour un demi-réal. S'il avait été plus intelligent et avait su à quel point je les voulais, il aurait certainement demandé et reçu plus de six réaux pour le tout. Ensuite j'allai avec le jeune Morisque dans le cloître de la cathédrale et le priai de me traduire les papiers qui étaient dans ces gros dossiers, spécialement les pages qui traitaient de don Quichotte. Je stipulai que je ne voulais pas qu'il change le texte original. Je lui proposai de payer le prix qu'il exigerait. Il se contenta de onze kilos de raisin sec et de cent kilos de blé et me promit de les traduire bien, avec exactitude, et rapidement. Afin d'accélérer le processus et le surveiller, j'emmenai le Morisque chez moi, où, dans l'espace d'un peu plus de six semaines, il traduisit toute l'histoire comme elle est racontée ici.

Dans le premier dossier, il y avait une description réaliste de la bataille entre don Quichotte et le Biscayen, les deux étant dans la même position que ce qui est raconté dans

l'histoire: les épées levées, l'un se protégeant avec son bouclier, l'autre se cachant derrière son coussin. La description de la mule du Biscayen était tellement exacte que tout le monde pouvait comprendre qu'il s'agissait d'une bête de louage. Il y avait une représentation du Biscayen aux pieds de laquelle son nom était écrit: Don Sancho de Azpeitia. Sous le portrait de Rossinante, il y avait une autre inscription: Don Quichotte. Le cheval était bien peint; on pouvait voir sa petite stature, sa maigreur, son échine saillante et toute sa fragilité. Tout le monde pouvait comprendre pourquoi on l'avait appelé Rossinante. Près de lui, il y avait la représentation de Sancho Panza. Il tenait son âne par la bride. En dessous, on lisait sur un écriteau: Sancho Zancas (jambes). L'image montrait qu'il avait un gros ventre, une petite taille, mais de longues jambes, d'où les surnoms de Panza (ventre) et de Zancas (sur pattes) que l'histoire lui donne indifféremment. Il y avait bien encore quelques menus détails à remarquer, mais ils sont de peu d'importance et n'ajoutent rien à l'exactitude de cette histoire; aucune histoire n'est mauvaise lorsqu'elle rapporte les faits avec exactitude.

Si l'on peut mettre en doute sa sincérité, c'est uniquement pour le fait que son auteur était arabe et que ces gens-là sont des menteurs. Considérant que ce sont nos pires ennemis, on peut supposer qu'il a enlevé plus de détails qu'il n'en a ajoutés. Par conséquent, je pense que lorsqu'il aurait dû raconter par le menu les exploits de notre chevalier, il fit exprès de les oublier, ce qui est stupide puisque ce que les historiens doivent écrire doit être vrai, précis et factuel. L'intérêt, la peur, les rancœurs et les passions ne doivent pas les faire dévier de la vérité, dont la mère est l'histoire, l'ennemi du temps, le reliquaire des grands événements, le témoin du passé, le modèle et le conseiller du présent, et un avertissement donné au futur. Dans la deuxième partie de ce livre, je sais que vous trouverez ce que l'on peut trouver dans une histoire plaisante. S'il y avait un oubli, ce serait la faute du méchant auteur, plutôt que celle du sujet abordé. En bref, suivant la traduction, la seconde partie commençait comme suit...

Les deux guerriers courageux et courroucés avaient levé leurs épées tranchantes; ils semblaient menacer le ciel, la terre et les abysses: tels étaient leur courage et l'impression qu'ils donnaient. Le premier qui frappa fut le Biscayen en colère. Il le fit avec tellement de force et de fureur que si son épée n'avait pas dévié de sa course au milieu du mouvement, ce seul coup aurait suffi à mettre fin à ce terrible combat et à toutes les aventures de notre chevalier. Cependant, sa bonne étoile, qui le réservait pour de plus grandes choses, fit tourner l'épée de son ennemi: elle le frappa à l'épaule gauche, mais elle n'écrasa que l'armure, cassa une partie du casque et coupa la moitié de l'oreille. Tout cela tomba sur le sol; cette étonnante chute révéla un pitoyable guerrier.

Mon Dieu, aide-moi! Qui pourrait décrire avec exactitude la haine qui étreignit le cœur de notre manchois quand il se vit maltraiter de la sorte? Je ne devrais pas vous le dire, mais il se mit debout sur les étriers et, serrant son épée dans les deux mains, frappa le Biscayen avec une extrême violence. Il toucha le coussin et la tête. L'esquive fut inutile; c'était comme si une montagne s'était écroulée sur lui. Le Biscayen commença à saigner du nez, de la bouche et des oreilles. Il semblerait qu'il ait été sur le point de tomber de sa mule. Il serait indubitablement tombé s'il n'avait pas saisi le cou de l'animal. Néanmoins, ses pieds glissèrent des étriers, il lâcha un peu la bride de la mule qui, épouvantée par ce terrible coup, se mit à courir à travers champs, fit quelques bonds et jeta son cavalier par terre.

Don Quichotte regarda la scène avec calme. Quand il vit son adversaire tomber, il sauta de cheval, courut vers lui et mit la pointe de son épée entre les deux yeux. Il lui ordonna de se rendre, sinon il lui couperait la tête. Le Biscayen était tellement perplexe qu'il ne put pas dire un mot. La

colère incontrôlée de don Quichotte aurait conduit à une catastrophe si les dames du carrosse, qui avaient regardé le combat et étaient terrifiées, ne s'étaient pas approchées de lui pour le supplier d'épargner la vie de leur écuyer. Don Quichotte répondit d'une manière dédaigneuse et avec gravité:

«Assurément, mes belles dames, je serai ravi de faire ce que vous me demandez, mais à la condition que cet homme me promette d'aller au Toboso afin de se présenter de ma part devant l'incomparable Dulcinée, pour qu'elle dispose de lui tout à sa guise.»

Les dames, apeurées et affligées, ne savaient pas de quoi il parlait. Sans demander qui était Dulcinée, elle promirent que l'écuyer obéirait à cette femme.

«Puisque je crois ce que vous dites, je ne vais pas l'embêter plus, bien qu'il le mérite», conclut Don Quichotte.

## CHAPITRE X.

### La conversation amusante de don Quichotte et de Sancho Panza, son écuyer

Sancho Panza était conscient maintenant. Il avait été un peu maltraité par les serviteurs des moines. Il avait regardé le combat avec attention et avait dit des prières afin que Dieu permette à son maître de gagner, ce qui lui assurerait le poste de gouverneur d'une île, comme il lui avait promis. Voyant que le combat était terminé et que le chevalier était prêt à remonter sur Rossinante, il accourut pour lui tenir l'étrier, mais avant de le laisser monter à cheval, il se mit à genoux devant lui, lui prit la main, la baisa et lui dit:

«Que Votre Grandeur m'accorde le gouvernement de l'île que vous avez gagnée dans cette formidable bataille. Sa taille ne sera pas un problème car je sais que suis assez fort pour la gouverner aussi bien que tous ceux qui ont déjà gouverné une île dans ce monde.»

À cela don Quichotte répondit :

«Je peux t'assurer, Sancho, que cette aventure et d'autres qui lui ressemblent n'ont rien à voir avec des îles: elles traitent de carrefours! Ici, il n'y a rien à gagner, si ce n'est une tête cassée ou une oreille en moins. Sois patient, car il y aura d'autres aventures durant lesquelles tu deviendras gouverneur, et même plus que cela!»

Sancho se confondit en remerciements. Après avoir baisé sa main encore une fois et le pan de sa cotte de mailles, il l'aida à monter sur Rossinante. Puis il enfourcha son âne et se mit à suivre son maître, lequel ne dit rien et encore moins au revoir aux personnes de la diligence. Notre chevalier trotta à travers des champs et entra dans un bois qui se trouvait près de là. Sancho le suivait avec autant de rapidité que ce que sa bête lui permettait, mais Rossinante était tellement rapide que l'âne et son cavalier étaient à la traîne. Il cria pour dire à son maître de l'attendre. Don Quichotte tira sur la bride de Rossinante afin que son écuyer épuisé puisse le rejoindre.

«Il me semble, monsieur», dit Sancho en arrivant, «que nous ferions bien d'aller nous réfugier dans une église. En fait, le chevalier que vous avez battu est tellement blessé que les

hommes de la Sainte-Hermandad vont être bientôt prévenus de ce qui s'est passé. Ils vont peut-être nous arrêter. S'ils le faisaient, nous aurions du mal à sortir de prison.»

«Tais-toi», dit don Quichotte. «Je ne sais pas où tu as entendu ou lu de telles bêtises, mais je peux t'assurer que les chevaliers errants ne sont jamais traduits en justice, quel que soit le nombre d'*homicides* qu'ils aient commis.»

«Je n'y connais rien en *pesticides*», répondit Sancho. «Vous voyez, *je n'ai jamais fait de mal à une mouche*. Tout ce que je sais, c'est que la Sainte-Hermandad s'occupe des gens qui se battent dans la campagne, et je ne veux pas me mêler de cela.»

«Calme-toi!», s'exclama don Quichotte. «Je te délivrerai des Philistins et des policiers de la Sainte-Hermandad. Au fait, as-tu déjà vu un chevalier plus courageux que moi sur terre? As-tu lu dans les livres de chevalerie l'histoire d'un guerrier qui était plus enthousiaste que moi lorsqu'il chargeait, plus inflexible quand il chargeait de nouveau, plus adroit quand il blessait ses ennemis, plus doué lorsqu'il les écrasait?»

«À vrai dire», répliqua Sancho, «je n'ai jamais lu de livre de chevalerie car je ne sais ni lire ni écrire, mais je jure que je n'ai jamais servi un maître plus courageux que vous. J'espère seulement que ce courage ne vous fera pas atterrir en prison. Permettez-moi de faire quelque chose pour cette oreille parce qu'elle saigne beaucoup. Dans mes sacoches, il y a des pansements et un peu d'onguent blanc.»

«Tout cela est inutile», répondit don Quichotte. «Il est dommage que j'aie oublié d'apporter une fiole de baume de Fierabras; il n'en faudrait qu'une goutte pour épargner du temps et des remèdes.»

«Quelle fiole et quel baume?», demanda Sancho.

«C'est un médicament», répondit don Quichotte. «Je connais la recette par cœur. Grâce à lui, on n'a plus besoin d'avoir peur d'être blessé ou de mourir. Je vais en confectionner un peu et te le confier. Quand tu verras, dans une bataille, mon corps coupé en deux, ce qui arrivera souvent, avant que le sang ne soit sec, il faudra que tu prennes la partie du corps tombée par terre afin de l'emboîter avec netteté et précaution dans la deuxième partie restée sur la selle; tu veilleras à tout bien ajuster et à respecter l'équilibre général des formes. Ensuite tu me donneras à boire seulement deux gorgées de ce baume, et je serai en aussi bonne santé que possible.»

«Dans ce cas», dit Sancho, «je renonce dès maintenant au gouvernement de l'île promise. Je ne veux pas autre chose, pour paiement de mes bons et nombreux services, que la recette de votre merveilleuse liqueur. Je pense qu'une once rapportera plus de deux réaux dans n'importe quel endroit du pays, et c'est tout ce qu'il me faut pour avoir une vie facile et honorable. Puis-je vous demander combien ça coûte d'en confectionner?»

«Pour moins de trois réaux», répondit don Quichotte, «on peut en faire deux litres.»

«Mon Dieu!», s'écria Sancho. «Qu'attendez-vous pour en faire et me montrer comment vous procédez?»

«Silence, mon ami!», répondit don Quichotte. «Je te dirai de bien plus grands secrets qui seront plus utiles. Pour l'instant, traitons cette blessure car mon oreille me fait mal.»

Sancho tira les bandages et l'onguent de ses sacoches. Quand don Quichotte s'aperçut que son casque était brisé, il eut presque une crise de nerfs. Portant la main à son épée et levant les yeux au ciel, il s'écria :

«Je jure au Créateur de toutes choses et aux quatre saints Évangiles, où les événements sont décrits dans les moindres détails, de mener la vie que mena le grand marquis de Mantoue. Il voulait venger la mort de son neveu Baudouin et jura qu'il cesserait de se mettre à table pour manger, de coucher avec sa femme et de faire d'autres choses dont je ne me souviens plus, mais qui sont comprises dans mon serment. Je jure que je me conduirai ainsi jusqu'à ce que ce tort inouï soit redressé.»

Sancho, entendant cela, lui dit :

«Puis-je vous rappeler que si l'autre chevalier exécute votre ordre en allant se présenter devant madame Dulcinée du Toboso, alors sa dette aura été payée. Il ne méritera plus d'être puni, à moins qu'il ne commette un autre délit.»

«Tu as fait mouche!», s'exclama don Quichotte. «Par conséquent, j'annule la partie de mon serment qui vise à le punir plus. Néanmoins, je confirme ce que j'ai dit à propos de vivre la vie du marquis de Mantoue jusqu'à ce que je prenne de force la salade d'un chevalier, laquelle sera aussi bonne que celle-ci. Tu sais, je fais ceci à dessein. Je veux imiter quelqu'un: la même chose arriva, et de la même manière, à Mambrin, ce qui coûta cher à Sacripant.»

«Envoyez vos serments en enfer!», répliqua Sancho. «Ils mettent la santé et la conscience en danger. Dites-moi, que ferons-nous si, pendant de nombreuses années, nous ne croisons pas le chemin d'un homme portant une salade? Faudra-t-il tenir parole et supporter tous les inconvénients et situations inconfortables, comme dormir tout habillé, à la belle étoile, et mille autres pénitences que contenait le serment de ce vieux fou de marquis de Mantoue, lequel vous voulez copier? Voyez-vous, aucun homme armé n'emprunte ces chemins. Il n'y a que des muletiers et des charretiers. Ils ne portent pas de casques; ils ne savent même pas ce qu'est un casque.»

«Tu te trompes», dit don Quichotte, «car en marchant moins de deux heures le long de ces routes qui n'arrêtent pas de se croiser, nous verrons plus d'hommes armés que ceux qui assistèrent au siège d'Albraca, lorsque la belle Angélique fut vaincue.»

«Très bien alors», dit Sancho; «j'espère seulement que Dieu nous bénisse pour que je puisse enfin obtenir cette île qui me coûte déjà si cher. Ce serait un grand soulagement.»

«Je t'ai déjà dit, Sancho, de ne pas te soucier de cela. Si nous manquions d'îles, tu aurais le royaume de Danemark ou celui de Sobradise, qui t'iront comme un gant. Étant sur la terre ferme, ils te conviendront davantage. Mais laissons cela de côté pour l'instant et ouvre ces sacoches pour voir si tu n'aurais rien à manger. Après le dîner, nous partirons à la recherche de quelque château où nous pourrions loger cette nuit et faire le baume dont je t'ai parlé, car je peux t'assurer que mon oreille me fait très mal.»

«J'ai trouvé un oignon, un peu de fromage et des miettes de pain», dit Sancho, «mais ce ne sont pas des mets dignes d'un aussi vaillant chevalier que vous.»

«Tu es tellement ignorant!», répondit don Quichotte. «Permetts-moi de te dire que la fierté impose aux chevaliers errants de ne pas manger pendant un mois. Quand ils arrêtent de jeûner, ils mangent tout ce qu'ils trouvent. Tu le saurais si tu avais lu autant de livres de chevalerie que moi.»

Quoi qu'il en soit, dans beaucoup d'entre eux, je n'ai pas trouvé la moindre mention de chevaliers errants qui mangeaient, si ce n'est par hasard ou lors d'un somptueux banquet en leur honneur; le reste du temps, ils ne mangeaient pas beaucoup. Bien sûr, ils devaient manger et obéir aux lois de la nature car ils étaient des gens comme nous. La plupart du temps, ils étaient dehors, dans des endroits isolés, sans cuisiniers. Aussi, il mangeait de la nourriture bien ordinaire, comme ce que tu m'offres à présent. Sancho, mon ami, ne te préoccupe pas de mes goûts. N'essaye pas de changer le monde, ni la chevalerie errante.»

«Excusez-moi», dit Sancho. «Ne sachant ni lire ni écrire, comme je vous l'ai déjà dit, je ne m'intéresse pas aux règles du métier de chevalier. Dorénavant, je remplirai mes sacoches de toutes sortes de fruits secs pour vous puisque vous êtes chevalier. Considérant que je ne le suis pas, j'y mettrai aussi des volailles et des aliments plus nourrissants.»

«Je ne dis pas, Sancho», répliqua don Quichotte, «que les chevaliers errants doivent manger uniquement les fruits dont tu parles; je dis simplement que leur régime alimentaire doit inclure ces fruits secs et quelques herbes qu'ils trouvent dans les champs. Ces sont des plantes qu'ils connaissent bien, tout comme moi.»

«C'est une bonne idée», dit Sancho, «d'avoir des connaissances sur ces herbes, car je pense qu'un jour nous devrons utiliser ce savoir.»

Il retira des sacoches les choses qu'il avait mentionnées, et les deux acolytes mangèrent paisiblement. Désirant toujours trouver un gîte pour la nuit, ils finirent rapidement leur sec et humble repas. Ils remontèrent ensuite à cheval et se dépêchèrent de rejoindre un village avant la nuit. Malheureusement, le soleil leur fit faux bon: l'espoir d'atteindre leur but se dissout dans le crépuscule. Alors que le jour faisait sa grande révérence, ils se rapprochèrent de cabanes de chevriers. Ils décidèrent donc d'y passer la nuit. Sancho était déçu de n'avoir pas atteint un village; son maître se réjouit de dormir à la belle étoile parce qu'il lui semblait que chaque fois qu'il lui arrivait pareille chose, c'était comme un acte notarié qui l'aidait à prouver qu'il était bien un chevalier.

## CHAPITRE XI.

Ce qui arriva à don Quichotte  
lorsqu'il rencontra des chevriers.

Notre héros reçut un bon accueil des chevriers. Sancho fit de son mieux pour répondre aux besoins de Rossinante et de son âne. Puis il suivit la délicieuse odeur qui venait des morceaux de chevreau qui cuisaient dans un pot devant un feu. Il aurait aimé savoir s'ils étaient prêts à passer d'une marmite à un estomac. Il n'essaya pas de goûter la nourriture car les chevriers retirèrent la marmite du feu, étendirent sur le sol des peaux de moutons, dressèrent rapidement leur table rustique et, avec beaucoup de gentillesse, convièrent les deux étrangers à partager ce qu'ils avaient. Après avoir prié don Quichotte, avec une politesse toute rustique, de s'asseoir sur une auge en bois qu'ils avaient renversée pour lui servir de siège, les six hommes qui

composaient ce troupeau s'accroupirent autour des peaux. Don Quichotte s'assit aussi, et Sancho resta debout pour le servir et remplir son verre, qui était fait en corne. Son maître, le voyant debout, lui dit :

«Pour que tu voies, Sancho, toutes les qualités de la chevalerie errante et comment ses membres sont respectés quoi qu'ils fassent, je veux que tu t'assoies à côté de moi et de ces braves gens. Tu me ressembleras, moi qui suis ton maître et ton suzerain. Tu mangeras dans mon assiette et boiras dans mon verre car la chevalerie errante ressemble à l'amour: elle abolit les hiérarchies.»

«Je vous remercie vraiment», répondit Sancho, «mais je vous ferais dire que si je mangeais quelque chose de bon, je mangerais tout aussi bien ou même mieux en étant seul et debout plutôt qu'assis à côté d'un empereur. En vérité, ce que je mange, même lorsqu'il s'agit d'oignons et de pain, a meilleur goût quand je mange seul dans ma chambre, sans faire de chichis. Je préfère cela à une délicieuse dinde servie lors d'un banquet où je devrais mâcher lentement, boire peu, m'essuyer la bouche tout le temps, ne pas me moucher ni tousser, ou faire d'autres choses que la solitude et la liberté permettent. Aussi, Monseigneur, le privilège que vous voulez m'accorder en tant que serviteur et membre de la chevalerie errante, ce que je suis puisque je suis votre écuyer, devrait être remplacé par une chose qui soit plus pratique et agréable. Par conséquent, je vous remercie pour votre offre, mais je la refuse maintenant et à jamais.»

«En dépit de tout cela», dit don Quichotte, «il faut que tu t'assoies car Dieu félicite celui qui s'humilie.»

En le prenant par le bras, il le fit s'asseoir de force à côté de lui.

Les chevaliers ne comprenaient pas ce jargon chevaleresque. Ils mangeaient, se taisaient et regardaient leurs invités qui, avec élégance et bon appétit, avalaient des morceaux de chevreau gros comme le poing. Quand le service des viandes fut achevé, ils étalèrent, sur les nappes de peaux, une grande quantité de glands séchés et un demi-fromage aussi dur que de la pierre. Pendant ce temps, la corne à boire ne dormait pas: elle n'arrêtait pas de tourner, tantôt pleine, tantôt vide, comme les godets d'une noria. En deux coups de cuillère à pot, ils vidèrent une des deux outres qui étaient à côté d'eux. Après que don Quichotte ait rempli son estomac, il prit une poignée de glands dans sa main et, les regardant avec attention, il déclama:

«Heureuse époque et heureux siècles qualifiés d'or par les anciens, non parce que l'or, qui, dans notre âge de fer, est tellement apprécié, se trouvait facilement, mais parce que ceux qui vivaient à cette époque ignoraient ces deux mots: tien et mien! À cette époque bénie, toutes les choses appartenaient à la communauté. Pour manger tous les jours, aucun homme n'avait plus à faire que de lever la main pour toucher le chêne qui lui faisait signe de cueillir ses glands délicieux et sucrés. Les sources transparentes et les rivières rugissantes lui offraient une grande quantité d'eau limpide et délicieuse. Les abeilles diligentes et intelligentes établissaient leurs colonies dans les fentes des rochers et le creux des arbres. Elles offraient gratuitement à la main du premier venu la moisson abondante de leur travail sucré. Les solides chênes-lièges se déshabillaient de leur propre volonté pour couvrir les demeures des villageois avec leurs haillons et les protéger ainsi des cieux inclementes. La paix, la concorde et l'amitié régnaient sur la terre. La charrue crochue n'avait pas encore osé ouvrir ou violer les pieuses entrailles de notre mère originelle, car, sans y être forcée, elle ouvrait les portes de son jardin immense et fertile afin de nourrir, abreuver et réjouir les fils qui la possédaient. À l'époque, les jeunes filles simples et jolies, juste coiffées, allaient de vallée en vallée et de colline en colline. Elles portaient des habits cousus par la chasteté,

qui couvraient pudiquement ce qu'il ne fallait pas montrer. Leurs ornements n'étaient pas ceux que l'on utilise aujourd'hui: des tissus de soie martyrisés par de la pourpre impériale. Elles portaient quelques feuilles vertes de bardane et du lierre tressé. Néanmoins, elles étaient aussi élégantes et distinguées que les dames qui sont à la cour aujourd'hui, lesquelles apprécient les vêtements rares et exotiques conçus par la curiosité oisive. Dans ces temps là, les pensées amoureux des âmes simples s'exprimaient comme elles avaient été conçues: sans cette tromperie verbeuse qui vise à accroître leur valeur. La fraude, le mensonge et la méchanceté ne se mélangeaient pas encore avec la vérité et la franchise. La justice seule faisait entendre sa voix: ni le favoritisme ni les intérêts personnels n'osaient la déranger ou l'offenser. La subjectivité ne s'était pas encore emparée de l'esprit du juge, car il n'y avait ni chose ni personne à juger. Les jeunes filles et la chasteté, comme je l'ai dit, allaient où elles voulaient. Elles étaient seules, et libres de faire ce qu'elles voulaient. Elles n'avaient pas à craindre le déshonneur du fait de l'intrépidité des hommes et de leur conduite lascive. C'était seulement leur volonté et leurs désirs qui les conduisaient sur la route de la perdition. À notre époque détestable, aucune fille n'est en sécurité, même si elle se cache et s'enferme dans un nouveau labyrinthe ressemblant à celui de Crète. En fait, sa prison ne la protège pas de la peste amoureuse, ni de ces maudites histoires d'amour, lesquelles entrent dans cette forteresse par les fissures des murs ou apportées par les vents. Alors, elle tombe en disgrâce. Au fil du temps, la corruption augmentant, la chevalerie errante fut instituée pour protéger ces filles, toutes les demoiselles, les veuves, les orphelins et les pauvres. Mes frères, c'est l'ordre auquel j'appartiens, et mon écuyer et moi-même vous remercions pour votre gentillesse et votre hospitalité. La loi de la nature oblige tous les hommes à aider les chevaliers errants, mais je sais que vous ne connaissiez pas cette règle. Quoi qu'il en soit, vous m'avez bien accueilli et donné à boire et à manger, c'est pour cela que ma volonté veut remercier votre volonté!»

Ce long discours inutile fut dit par notre chevalier parce que les glands qu'ils lui avaient donnés le firent se remémorer de l'âge d'or. Aussi, il eut envie de le faire. Stupéfaits et perplexes, les chevriers l'écoutèrent sans dire un mot. Sancho se taisait aussi. Il mangeait des glands et, pour se servir à boire, il n'arrêtait pas de presser la deuxième outre, laquelle avait été suspendue à la branche d'un chêne-liège afin de refroidir le vin.

Don Quichotte avait pris plus de temps à parler qu'il n'en avait fallu pour finir le souper. Dès qu'ils eurent terminé de manger, un des chevriers lui dit:

«Pour que vous puissiez affirmer que nous avons été très heureux de vous recevoir, nous voudrions vous faire plaisir et vous présentez à un de nos amis, un chanteur, qui sera là dans peu de temps. C'est un jeune homme intelligent et très amoureux. De plus, il sait lire et écrire, et, cerise sur le gâteau, il joue du rebec.»

À peine le chevrier achevait de dire cela qu'on entendit le son de cet instrument. Un instant après, on vit apparaître celui qui en jouait: c'était un beau jeune homme d'environ vingt-deux ans. Ses compagnons lui demandèrent s'il avait soupé; il répondit que oui. Alors celui qui l'avait annoncé lui dit:

«Par conséquent, Antonio, tu pourras nous régaler de quelques chansons afin que ce monsieur, qui est notre invité, voie que dans les montagnes et les forêts, on trouve aussi des gens qui savent jouer d'un instrument de musique. Nous lui avons dit que tu es un garçon éduqué. Maintenant nous désirons que tu lui montres que nous n'avons pas menti. Aussi, je te prie de bien

vouloir t'asseoir afin de nous chanter la ballade sur ton histoire d'amour, celle que les villageois aiment tellement et qui a été composée pour toi par ton oncle, le curé.»

«Avec plaisir», répondit le jeune homme.

Sans se faire prier davantage, il s'assit sur le tronc d'un chêne qui était tombé, accorda son instrument et fut heureux de commencer à chanter.

#### LA CHANSON D'ANTONIO.

Je sais, Olalla, que tu m'adores,  
Bien que tu ne m'en aies rien dit,  
Même pas avec les yeux  
Qui parlent le langage de l'amour.

Je sais que tu es discrète  
Et que tu m'adores;  
Quand l'amour se montre,  
Il n'est jamais malheureux.

Il est vrai que quelque fois, Olalla,  
Tu déclaras que ton âme  
Était de bronze et que ton coeur  
Était un rocher blanc.

Derrière tes reproches  
Et ton honnête indifférence,  
L'espoir a du mal à cacher  
Les bords de ta robe.

Ma foi se rue sur l'appât.  
Jusqu'à maintenant, elle n'a pas pu diminuer  
Car elle n'a jamais été sollicitée;  
Elle n'a pas pu grandir  
Car on ne l'a jamais remarquée.

Je suppose que  
Si l'amour est courtois,  
La fin de mes espérances  
Sera telle que je l'avais imaginé.

Si la dévotion peut dompter  
Un coeur de pierre,  
Le mien  
Plaidera ma cause.

Car, si tu l'as bien regardé,  
Tu as remarqué plus d'une fois  
Que ce qui illumine mes dimanches  
Habille mes lundis.

L'amour et les habits  
Suivent le même chemin;  
Je voulais toujours être bien habillés  
À chaque fois que je te rencontrais.

Oublions les danses  
Que j'ai dansées devant toi  
Et les sérénades que j'ai chantées  
Jusqu'au petit matin.

Je ne vais pas répéter les gentilles choses  
Que j'ai dites sur ta beauté;  
Bien qu'elles soient vraies,  
Elles conduisirent certaines filles à me haïr.

Une fois je te complimentai et  
Teresa del Berrocal me répondit:

«Tu penses que tu aimes un ange  
Mais ce n'est qu'une guenon.

Grâce à toutes ses breloques,  
Ses perruques  
Et ses astuces de beauté,  
Elle trompe l'amour.»

J'ai dit qu'elle mentait; elle prit la mouche;  
Son cousin vint la défendre.  
Puis il me provoqua:  
Tu sais ce que lui et moi fîmes.

Je t'aime vraiment,  
C'est pour cela que je ne veux pas  
Que tu deviennes ma maîtresse;  
Mon intention est plus noble:

Les liens du mariage  
Ne peuvent pas se rompre;  
Place ta tête sous ce joug  
Car je veux y mettre la mienne.

Si tu rejetais ma proposition,  
Je quitterais ces montagnes  
Pour devenir un moine capucin.

Je jure sur le plus saint des saints que je le ferai.

Le chevrier finit sa chanson à cet endroit. Bien que don Quichotte le priât de chanter quelque chose d'autre, Sancho Panza ne le voulut pas car il avait plus envie de dormir que d'entendre des chansons. Il dit à son maître:

«Monsieur, vous devriez décider maintenant où vous allez passer la nuit; le labeur journalier de ces bonnes gens ne permet pas qu'ils passent la nuit à chanter.»

«Je comprends, Sancho», répliqua don Quichotte. «Je constate que tes visites à l'outré demandent plus de sommeil que de musique.»

«Bon Dieu!», s'exclama Sancho. «On a tous besoin de dormir.»

«J'en conviens», dit don Quichotte. «Installe-toi confortablement où tu veux; les chevaliers errants préfèrent monter la garde plutôt que de dormir. Cependant, il serait bien, Sancho, que tu regardes mon oreille car elle me fait vraiment mal.»

Sancho obéit. Quand il vit la blessure, un des chevriers lui dit de ne pas s'inquiéter car il lui donnerait un remède qui le guérirait rapidement. Il cueillit quelques feuilles de romarin; cette plante poussait bien dans cet endroit. Il les mâcha, rajouta un peu de sel, lui appliqua cet emplâtre sur l'oreille et pansa la plaie avec soin. Ensuite il l'assura qu'aucun autre médicament n'était nécessaire, ce qui était vrai.

## CHAPITRE XII.

L'histoire que raconta un des chevriers  
à don Quichotte et aux autres.

À cet instant arriva un autre jeune homme. Il rapportaient des provisions du village pour les chevriers. Il demanda:

«Mes amis, savez-vous ce qui s'est passé au village?»

«Et comment pourrions-nous le savoir?», demanda l'un des hommes.

«Dans ce cas», continua le nouveau venu, «je dois vous dire que le célèbre étudiant berger appelé Chrysostome est mort ce matin. On raconte qu'il est mort à cause de son histoire d'amour avec la méchante Marcelle, la fille du riche Guillaume. Elle se promène en habits de bergère à travers ces landes.»

«Une histoire d'amour avec Marcelle!», répéta l'un d'eux.

«C'est ce que je vous dis», répondit le chevrier. «Je dois bien avouer qu'il y a quelque chose d'étrange là dedans: il a stipulé dans son testament qu'il voulait être enterré dans la campagne, comme s'il était musulman. Sa tombe devrait être au pied du gros rocher où jaillit la Source Du Chêne-Liège. Les gens savent, parce qu'il leur a dit, que c'est l'endroit où il la vit pour la première

fois. Il a aussi demandé d'autres choses, mais les religieux du village disent qu'il ne faut pas les exécuter parce qu'elles ressemblent à des pratiques païennes. Son grand ami Ambroise, un étudiant qui se déguise aussi en berger, dit que les instructions de Chrysostome doivent être suivies à la lettre, ce qui met les villageois dans un état de stress inouï. Quoi qu'il en soit, les gens racontent que, au bout du compte, ils feront ce que veulent Ambroise et tous ses amis bergers: demain ils l'enterreront en grande pompe à l'endroit que j'ai mentionné. Je pense que cela méritera d'être vu. J'y serai, même si je suis supposé retourner au village demain.»

«Nous ferons la même chose», dirent les autres chevriers. «Nous tirerons à la courte paille celui qui gardera les chèvres des autres.»

«C'est une bonne idée, Pedro», dit l'un d'eux, «mais ce ne sera pas nécessaire: c'est moi qui resterai ici pour garder vos troupeaux. Ne croyez-pas que je le fasse parce que je suis gentil ou pas très curieux, c'est juste parce que je me suis foulé la cheville en marchant sur une branche morte l'autre jour.»

«Nous ne t'en sommes pas moins reconnaissants», ajouta Pedro.

Alors, don Quichotte pria celui-ci de lui donner plus d'informations sur le mort et sur la bergère. Pedro répondit que tout ce qu'il savait c'est que Chrysostome était un riche aristocrate qui habitait dans un village du coin. Il avait étudié pendant plusieurs années à l'université de Salamanque, après quoi il était retourné chez lui. Il avait la réputation d'être très éduqué et érudit.

«On raconte», ajouta Pedro, «qu'il était versé dans la science des étoiles, cette matière qui traite de l'orbite du soleil et de la lune. Par exemple, il prédisaient les *hélices* de la lune et du soleil.

«*Éclipse*, mon ami, et non *hélice*», interrompit don Quichotte, «est le nom qui s'applique à ces grosses lampes lorsqu'elles s'éteignent.»

Pedro ne fit pas attention à ce détail et continua:

«Il pouvait aussi prédire quand les terres seraient *fertiles* et quand elles seraient *stylées*.»

«Mon ami, vous voulez dire *stériles*», interrompit de nouveau don Quichotte.

«Stérile ou stylé», dit Pedro, «au bout du compte, ça revient au même. Je veux juste dire que son père et ses amis, lesquelles avaient confiance en lui, avaient l'habitude de suivre ses conseils, c'est pour cela qu'ils étaient devenus riches. Par exemple, il leur disait: 'Cette année, semez de l'orge et non du froment; maintenant semez des pois chiches et pas de l'orge; l'année prochaine vous produirez beaucoup d'huile, mais les trois années suivantes vous n'en aurez pas une goutte.'»

«Cette science s'appelle l'astrologie», expliqua don Quichotte.

«Je ne sais pas comment elle s'appelle», répliqua Pedro, «mais je peux vous assurer qu'il connaissait tout cela, et plus encore. Finalement, peu de mois après son retour de Salamanque, il apparut un jour vêtu en berger, avec une houlette et une veste en peau de mouton, ayant jeté aux orties le long manteau d'étudiant. Ambroise, un de ses amis proches qui avait étudié avec lui à Salamanque, s'habilla aussi en berger. J'oubliais de dire que Chrysostome, le défunt, écrivait de très beaux vers; il avait même écrit les paroles des cantiques chantés lors de la messe de Noël et les petites pièces de théâtre jouées par les garçons de notre village lors de la Fête-Dieu. Tout le monde disait que c'était très beau. Quand les villageois virent les deux anciens étudiants vêtus de

cette manière, ils furent très étonnés et ne purent deviner pourquoi ils avaient changé d'attitude d'une manière aussi radicale. C'est à peu près à la même époque que le père de Chrysostome mourut. Il hérita d'un gros patrimoine composé de meubles, de champs, de maisons, de beaucoup de têtes de bétail et d'une grande quantité d'argent; le jeune homme était le seul propriétaire de tout cela. En vérité, il le méritait car c'était un compagnon fiable, un homme charitable et l'ami des bonnes gens: son visage était éclairé par la bonté de Dieu. Plus tard, les gens découvrirent que s'il avait changé ses habitudes vestimentaires, c'était à cause de son amour pour Marcelle: il pouvait hanter ces endroits isolés afin de rechercher la bergère dont il avait révélé l'identité auparavant. Maintenant je veux vous dire une chose que vous devez absolument connaître; vous avez peut-être entendu, ou non, quelque chose de la sorte. Dussiez-vous vivre plus vieux que *Marat*, vous n'entendriez rien d'aussi bizarre que cela.

«Vous voulez dire *Sarah*», interrompit don Quichotte, qui ne pouvait tolérer les erreurs du chevrier.

«C'est vrai que *Marat* n'est pas mort bien vieux», répliqua Pedro. «Monsieur, si vous continuez à corriger chacune des mes paroles, je ne finirai jamais mon histoire.

«Pardonnez-moi, mon ami», dit don Quichotte. «J'ai mentionné cela uniquement parce qu'il y a une grande différence entre *Marat* et *Sarah*, mais votre réponse est exacte: *Marat* a vécu beaucoup moins longtemps que *Sarah*. Continuez votre histoire; je ne vous interromprai plus.»

«Je disais donc, monsieur», continua le chevrier, «que dans notre village il y avait un paysan encore plus riche que le père de Chrysostome. Il s'appelait Guillaume. Dieu ne lui donna pas uniquement une grande richesse, mais aussi une fille dont la mère mourut en la mettant au monde. Cette dame était bien la plus respectable femme qu'il y eût dans tous les environs. Il me semble que je la vois encore, avec son visage rayonnant qui faisait pâlir le soleil et la lune. C'était une femme au foyer très travailleuse qui aidait les pauvres. C'est pour cette raison que je crois que son âme profite en ce moment de la présence de Dieu au paradis. C'est le chagrin qui tua Guillaume; il abandonna ainsi sa fille Marcelle. Elle était devenue une fille riche dont la garde était assurée par son oncle: le curé du village. L'enfant grandit; sa grande beauté nous rappelait celle de sa mère; les gens pensaient même que la fille deviendrait plus jolie que la mère. Dès qu'elle eut quatorze ou quinze ans, aucun homme ne pouvait la regarder sans remercier Dieu, tant il l'avait rendue belle; la plupart d'entre eux étaient amoureux d'elle. Son oncle la gardait à la maison la plupart du temps. Néanmoins, tout le monde savait qu'elle était riche et jolie: les jeunes hommes de notre village et les beaux partis qui vivaient autour n'arrêtaient pas de demander à son oncle de les autoriser à se marier avec elle. Lui, en tant que bon chrétien, ce qui n'est pas une exagération, voulait qu'elle soit en âge de se marier avant de la laisser le faire. Il voulait absolument lui demander son avis. Il se fichait bien de l'argent qu'il tirerait des propriétés de la fille s'il retardait son mariage. Certains villageois trouvaient cela choquant. Je peux vous assurer, monsieur, que dans ces endroits isolés les gens critiquent tout et cancanent beaucoup. Vous pouvez être certain, comme je le suis, qu'un curé est exceptionnel lorsque ses paroissiens, spécialement ceux qui vivent dans les villages, parlent bien de lui.»

«C'est bien vrai», s'écria don Quichotte, «mais continuez, je vous en prie, car j'aime beaucoup votre histoire. Pedro, vous êtes un très bon conteur.»

«C'est grâce à Dieu, qui m'inspire continuellement. En ce qui concerne le reste, on raconte que l'oncle donnait des noms à sa nièce et décrivait les qualités de chacun des nombreux hommes

qui voulaient se marier avec elle. Il ne cessait de lui dire de choisir et d'épouser l'homme qu'elle préférait, mais elle lui répondait toujours qu'elle ne voulait pas le faire car elle était trop jeune et encore dépassée par les implications du mariage. Ces excuses semblaient raisonnables, l'oncle cessa de l'importuner; il pensait qu'en vieillissant elle se sentirait capable de choisir un mari à son goût. Il disait souvent, et il avait bien raison, que les parents doivent permettre à leurs enfants de prendre des décisions. Un jour, à la surprise de tous, la pointilleuse Marcelle se fit bergère; sans tenir compte de l'avis de son oncle, ni de celui des villageois qui la mettaient en garde, elle décida d'imiter les autres filles: garder les bêtes et se balader à travers champs. Elle commença à se montrer en public: sa beauté parut au grand jour. Je dois bien avouer que beaucoup de riches célibataires, nobles ou fermiers, se mirent à s'habiller comme Chrysostome afin de flirter avec elle dans les champs. L'un d'eux, comme vous le savez, était le défunt. Son amour s'était transformé en adoration. Bien que Marcelle fût libre et ne restât presque jamais à la maison, ni sa pudeur ni sa vertu ne furent mises en doute. En fait, elle était tellement pudique qu'aucun de ses prétendants ne put affirmer qu'elle lui avait fait croire qu'elle accèderait à ses désirs. Cette fille ne dédaigne ni la compagnie ni la conversation des bergers; elle les traite fort amicalement. Dès que l'un d'eux s'avise de lui révéler ses intentions, même celles qui sont aussi honnêtes et saintes que le mariage, elle les rejette péremptoirement. Dans notre région, son attitude fait plus de mal que la peste: sa beauté et son affabilité attirent les cœurs de ceux qui veulent la servir et l'aimer, mais son dédain et son opposition les mènent au désespoir. Ils ne savent plus quoi lui dire; ils la traitent simplement de fille cruelle et ingrate, et utilisent d'autres mots peu élogieux qui montrent leurs points de vue. Monsieur, si vous restiez ici quelques jours, vous entendriez l'écho des lamentations des hommes déçus qui la suivent traverser ces montagnes et ces champs. Pas très loin d'ici, il y a un endroit où il y a environ vingt-quatre grands hêtres, et il n'y en a pas un qui n'ait pas le nom de Marcelle gravé sur sa lisse écorce; quelquefois une couronne est gravée au-dessus de son nom, comme si l'amoureux avait voulu dire d'une manière plus explicite qu'elle porte et mérite une couronne plus que toute autre beauté. Ici soupire un berger; là se plaint un autre; par ici des chants d'amour sont murmurés; par là des lamentations disparaissent dans le lointain. Quelqu'un passe toute la nuit assis au pied d'un chêne ou d'une falaise; il ne dormira pas; au matin le soleil le trouvera absorbé dans ses pensées tellement il est obsédé par elle. Un autre, soupirant, étendu sur le sable brûlant lors d'un soir d'été insupportablement chaud, enverra ses plaintes au ciel compatissant. Celui-ci, celui-là, et tous les autres, s'écraseront devant la beauté insolente de Marcelle, qui restera libre et indifférente. Toutes les personnes qui la connaissent attendent de voir quand son dédain finira et qui sera l'homme heureux qui domptera sa nature sauvage afin de profiter de sa beauté époustouflante. Puisque tout ce que je vous ai dit est vrai, je dois bien avouer que ce que le jeune homme a raconté sur les racontars des gens au sujet de la raison de la mort de Chrysostome est également vrai. Par conséquent, je vous conseille de ne pas manquer de vous trouver à son enterrement, demain; c'est une chose qui méritera d'être vue car Chrysostome a beaucoup d'amis et il n'y a pas une demi-lieue d'ici à l'endroit où il a demandé qu'on l'enterre.»

«Je n'y manquerai pas», répondit don Quichotte, «et je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait en me racontant une histoire si intéressante.»

«Oh!», s'exclama le chevrier. «Je ne connais pas la moitié de ce qui est arrivé aux amoureux de Marcelle, mais demain il se pourrait que, chemin faisant, nous rencontrions quelque berger qui nous donne de plus amples informations. Pour l'instant, vous devriez trouver un endroit sous un toit car l'humidité n'est pas bonne pour votre blessure. Cependant, le médicament que nous avons mis dessus est tellement efficace qu'il n'y a aucune raison de craindre quoi que ce soit.»

Sancho Panza, qui ne supportait plus l'histoire interminable du chevrier, demanda à son maître d'aller se coucher dans la cabane de Pedro. Don Quichotte lui obéit, et il passa le reste de la nuit à penser à Dulcinée, imitant ainsi les amoureux de Marcelle. Quant à Sancho, il s'allongea sur la paille, entre Rossinante et son âne, et dormit, non comme un soupirant éconduit, mais comme un homme qui a été battu.

### CHAPITRE XIII.

La fin de l'histoire de la bergère Marcelle,  
ainsi que d'autres événements.

Le soleil commença à se montrer et à illuminer les montagne de l'est; cinq ou six chevriers se levèrent; ils allèrent réveiller don Quichotte pour lui demander s'il voulait toujours assister au célèbre enterrement de Chrysostome. S'il décidait d'y aller, ils l'accompagneraient. Don Quichotte, qui ne désirait pas autre chose, se leva et ordonna à Sancho de seller les animaux et de se dépêcher d'attacher les sacs et les sacoches. Sancho obéit immédiatement à son maître, et toute la troupe se mit en chemin.

Ils n'eurent pas fait un quart de lieue qu'à un croisement ils virent six bergers se diriger vers eux. Ils portaient des vestes en mouton noir et des couronnes de fleurs de cyprès et de laurier-rose. Chacun tenait un bâton en houx à la main. Ils étaient suivis par deux gentilshommes à cheval, bien habillés, accompagnés de trois valets à pied. En s'abordant, les deux troupes se saluèrent avec courtoisie. Ils se demandèrent où ils allaient; ils apprirent qu'ils se rendaient tous à l'enterrement. Les deux troupes se mirent alors à marcher ensemble.

Un des cavaliers s'adressa à son compagnon pour lui dire:

«Il me semble, monsieur Vivaldo, que le temps pour aller à ces fameuses funérailles n'est pas une perte de temps, car ce seront de fameuses funérailles à en juger par les choses étranges que ces bergers nous ont racontées sur le défunt et la meurtrière.»

«C'est aussi mon avis», répondit Vivaldo, «et j'aurais retardé mon voyage, non d'un jour, mais de quatre, pour y assister.»

Don Quichotte leur demanda alors ce qu'ils avaient entendu sur Marcelle et Chrysostome. Le voyageur répondit que, le matin même, ils avaient rencontré ces bergers; ils avaient remarqué qu'ils portaient le deuil et leur avaient demandés pourquoi ils étaient vêtus de la sorte. L'un d'eux décrivit la beauté et l'étrange attitude d'une bergère appelée Marcelle, le comportement de ses nombreux prétendants et la mort de Chrysostome, à l'enterrement duquel ils allaient assister. En fait, il raconta en détail ce que Pedro avait dit à Don Quichotte.

Changeant de sujet, monsieur Vivaldo demanda à don Quichotte ce qui l'avait conduit à aller, armé de la sorte, dans un pays si tranquille. Don Quichotte répondit :

«Les règles qui régissent ma profession ne me permettent pas de faire autrement. Le confort, le plaisir et le repos ont été inventés pour les chochottes qui sont à la cour; le travail, la